

30
uitième année, N° 30

4 20611 1928
Publication hebdomadaire

Un an : 47,50 frs ; six mois : 25 frs

Le numéro : 2,00 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUMI

FONDEE LE 25 MARS 1921

sous les auspices de

Son Eminence le Cardinal **MERCIER**

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

Sommaire du vendredi 19 octobre 1928

L'Université de Louvain en 1928-1929

Le problème allemand

Où va la Société des Nations ?

Orfèvres

Le Centre international d'Etudes sur le Fascisme à Lausanne

Les timbres d'Orval

Le dixième anniversaire des Concerts Spirituels

Bossuet et M^{me} de Sévigné

Mgr Ladeuze

Polites

C^{te} Gonzague de Reynold

A.-M. Achard, O. S. B.

H. de Vries de Heekelingen

Mgr Picard

Georges de Golesco

Paul Halfants

Les idées et les faits : Chronique des idées : La vie de Mgr Hugh Benson, Mgr J. Schyrgens. —

Un tour d'horizon démographique. — Allemagne

Bruxelles : 11, boulevard Bischoffsheim

1 es. : 220.50. Compte chèque postal : 489.16,

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital et Réserves : 355.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE
Comptes de Chèques et de Quinzaine
(taux variable)

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --
Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres
Coffres-Forts

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis St-Gilles, St-Gilles;
Place Saintelette, 26, Molenbeek;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue du Bailly, 79, Ixelles.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL

Capital . . . fr. 400.000.000.—

Réserves . . . fr. 504.657.742.94

Total . . . fr. 904.657.742.94

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 375 villes et localités importantes du pays.

Algemeene Bankvereniging en Volksbank van Leuven

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : Rue de la Monnaie, 9, LOUVAIN

Capital : 200.000.000 francs

Toutes opérations de banque, de bourse et de change

CREDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

SIEGES :

ANVERS : 36, Courtois rue de l'Hôpital

BRUXELLES : 30, Avenue des Arts

175 Succursales et Agences en Belgique

FILIALES :

à PARIS

20, rue de la Fais

à LUXEMBOURG

55, boulevard Royal

Banque - Bourse - Change

SOMMAIRE

L'Université de Louvain en 1928-1929

Le problème allemand

Où va la Société des Nations ?

Orfèvres

Le Centre international d'Etudes sur le Fascisme à Lausanne

Les timbres d'Orval

Le dixième anniversaire des Concerts Spirituels

Bossuet et M^{me} de Sévigné

Les idées et les faits : Chronique des idées : La vie de Mgr Hugh Benson, Mgr J. Schyrgens. — Un tour d'horizon démographique. — Allemagne.

Mgr Ladeuze

Polites

C^{te} Gonzague de Reynold

A.-M. Achard, O. S. B.

H. de Vries de Heekelingen

Mgr Picard

Georges de Golesco

Paul Halflants

— Eh bien, qu'attendez-vous pour en parler dans la Revue ?

— De quoi ? ...

— De la récente publication des archives du Raad van Vlaanderen.

Parlons-en donc. Du fond d'abord. Et puis du moment choisi pour cette publication.

L'histoire de l'activisme — c'est-à-dire la tentative de réaliser un certain « idéal » (?) flamand avec la complicité et sous la protection des batonnées de l'ennemi, qui de 1914 à 1928 fut le pouvoir occupant — cette histoire d'une trahison avortée et d'un crime manqué est, au fond, des plus consolantes. Que les agissements de nos activistes n'aient pas fait plus de mal au pays, que cette collaboration odieuse avec l'oppressur n'ait été que ce qu'elle a été : le fait de quelques exaltés et de quelques vendus, que la presque unanimité du peuple belge ait magnifiquement réagi contre la Flamenpolitik, voilà qui doit réjouir tous les partisans de notre unité nationale.

Les Allemands ont d'ailleurs été, en ceci comme en tant d'autres choses sous l'occupation, d'une maladresse insigne, au point que, même s'ils avaient gagné la guerre — et il n'y eut pas qu'eux et les tristes sires du Raad van Vlaanderen à croire dur comme fer à la victoire des Centraux... — et si le statut international de la Belgique s'en fut trouvé bouleversé, les Belges n'en eussent pas moins vomis les infâmes activistes qui n'ont jamais représenté qu'eux-mêmes, leurs folles rêveries ou leurs désirs intéressés.

La défaite allemande sonna également le glas de l'activisme. Les archives du Conseil de Flandre achèvent de nous éclairer pleinement, et sur le forfait des traîtres, et sur la merveilleuse résistance de ceux qu'ils prétendaient « libérer ». Car ils parlaient de liberté et de libération ces esclaves d'une puissance étrangère. Ils déclaraient que la nationalité flamande était « opprimée depuis bientôt un siècle » et ils se jetaient aux pieds de l'oppressur des Danois et des Polonais!... Ah! si le Prussien avait triomphé, c'est alors seulement que les Flamands eussent connu les beautés de l'oppression!

Les archives du Raad van Vlaanderen nous confirment dans l'opinion que l'histoire de l'activisme flamand est avant tout l'histoire de l'admirable résistance de la Belgique — Flandre comme Wallonie — à quatre années de terrorisation et d'abus de la force.

Quant aux activistes, leur crime fut, objectivement, un crime horrible. Que d'aucuns aient cru agir pour le plus grand bien de leur peuple n'est nullement en question. Le côté subjectif des actes ne regarde que la conscience et le Souverain Juge. Il reste que leur trahison est, objectivement, une faute autrement grande que le vol, l'adultère ou l'assassinat.

Dire donc, comme on l'a fait à la Chambre dans la chaleur d'un discours (nous voulons le croire) que la faute des activistes « ne manquait pas d'une certaine noblesse » est méconnaître singulièrement la hiérarchie des valeurs. Les activistes avaient un haut idéal, dit-on : Sauver la Flandre! Mais depuis quand un idéal dispense-t-il de peser la moralité des moyens qui s'offrent pour le réaliser? On a beau désirer le salut éternel de tel ou de tel de ses... amis — et quel bel idéal! — on n'est pas plus autorisé à tuer cet ami pour qu'il jouisse plus vite du Paradis!...

Non, objectivement, le crime des activistes est sans excuse aucune et de multiples circonstances aggravantes le rendent plus particulièrement criminel, si on peut dire.

— Mais alors l'amnistie?

— Nous y voilà! L'amnistie est une tout autre affaire. A la suite de circonstances qu'on a malheureusement laissé se développer depuis dix ans, l'amnistie n'est plus une question qui intéresse d'abord les condamnés pour activisme, non, l'amnistie est devenue, en fait, une cause d'agitation en pays flamand. Il faut amnistier (peu importe d'ailleurs la formule, pourvu que celle-ci soit acceptée par la plus grande partie de l'actuelle opinion publique flamande)

pour calmer les esprits en Flandre et non pas parce que les condamnés méritent une mesure quelconque de clémence.

La situation en Flandre! S'ils la connaissaient davantage, les excellents patriotes qui ont rendu à la patrie le grand service de publier les archives de la trahison activiste eussent peut-être différé quelque peu cette publication. L'amnistie va être accordée. Tout homme raisonnable est convaincu qu'elle est devenue inévitable. On est à la veille — si ce n'est fait déjà — de se mettre d'accord sur une formule. Pourquoi n'avoir pas remis jusqu'après le vote de cette amnistie une publication qui risque d'envenimer encore des discussions pénibles et qui resteront telles tant que les Belges d'expression française ne connaîtront pas mieux la question flamande?

D'autre part, n'ayez donc pas peur de la rentrée des activistes dans notre vie publique. Ces pauvres diables sont définitivement brûlés. Armez mieux le Gouvernement contre ceux qui tenteraient encore de déchirer la patrie, fort bien; mais surtout que ceux qui aiment vraiment cette patrie s'appliquent de leur mieux à comprendre l'âme et les aspirations de la Flandre!

♦ Mussolini a réuni septante directeurs de journaux et leur a parlé... comme il n'y a que lui en Europe pour parler.

Avant Mussolini, la presse était — et elle est encore partout ailleurs qu'en Italie — la grande puissance dissolvante, corruptrice et destructrice des Etats. Puissance irresponsable d'ailleurs. La liberté de la presse, maintes fois condamnée par l'Eglise, est une des plaies du monde moderne.

Vint Mussolini. Il savait par expérience, car il ne se soucie guère de théories et de principes!, que la liberté de la presse, c'est la liberté de nuire, chaque matin et chaque soir, aux intérêts les plus vitaux de la collectivité, de l'Etat, de la Patrie.

Cette liberté-là, la liberté de nuire, il la supprima pour ne laisser que la liberté de servir l'intérêt commun sous le contrôle de ceux qui ont la charge de la chose publique. Conception essentiellement catholique et antilibérale de la liberté! Et voilà comment Mussolini a pu dire en toute vérité :

La presse la plus libre du monde entier est la presse italienne. Ailleurs, les journaux sont aux ordres de groupes de ploutocrates, de partis et d'individus; ailleurs, ils sont réduits à la maigre tâche de l'achat et de la vente de nouvelles excitantes dont la lecture fréquente finit par déterminer dans le public une sorte d'imbécillité. Ailleurs, les journaux sont groupés dans les mains d'un nombre très restreint d'individus qui considèrent le journal comme une véritable industrie, analogue à l'industrie du fer et du cuir.

Le journalisme italien est libre parce que qu'il sert seulement une cause, un régime; il est libre parce que dans les limites des lois du régime il peut exercer et exerce ses fonctions de contrôle, de critique et de propulsion. Je conteste absolument que la presse italienne soit le royaume de l'uniformité. Ceux qui lisent les journaux étrangers de tous les pays du monde savent combien leur presse est morne, uniforme, stéréotypée, jusqu'aux détails. A ce point de vue, j'affirme que le journalisme italien fasciste doit se différencier toujours plus nettement du journalisme des autres pays, jusqu'à se poser — et non pas seulement pour le drapeau qu'il défend — comme une antithèse absolue, visible et très radicale.

Quiconque sait un peu ce qui se passe à Londres et à Paris dans les milieux de presse ne peut qu'acquiescer... La grande presse française est supérieure à la presse anglaise, mais les deux tendent, de plus en plus, à noyer le lecteur dans des inutilités, pour qu'il ignore toujours davantage les graves problèmes qu'il aurait pourtant le plus grand intérêt à connaître. La presse dite d'information n'est plus qu'une vaste conspiration pour que le citoyen électeur soit moins que jamais informé. Plus les journaux prétendent tout dire, et plus les lecteurs ignorent la vérité vraie.

L'Université de Louvain en 1928-1929

Il est d'usage dans toutes les Universités du monde, je pense, d'ouvrir un nouvel exercice académique par un coup d'œil jeté sur l'année qui finit et un exposé des modifications à apporter au travail commun durant l'année qui commence. C'est l'utilisation des leçons du passé dans la préparation du prochain avenir, et c'est aussi, appliquée à l'enseignement supérieur, la pratique de l'examen de conscience, avec sa conclusion naturelle qui est le bon propos. Les philosophes païens ont reconnu la valeur de cet exercice; tout le monde sait que Pythagore l'imposait, matin et soir, à ses disciples. A leur suite, tous les docteurs chrétiens en ont proclamé la nécessité dans la vie spirituelle. *Celui qui ne sait pas discuter ses actions, ses paroles et ses pensées, celui-là, écrit saint Grégoire, ne marche même pas en sa propre présence, bien loin de marcher en la présence de Dieu.* Avant de reprendre notre travail, Messieurs, nous obéirons aujourd'hui encore à l'usage « antique et solennel » et ce sera pour chacun de nous, une invite à ne pas se remettre machinalement à la besogne, à se poser la question de saint Bernard : *Pourquoi donc suis-je venu ici?* et à se rendre compte de ce qu'il doit corriger dans sa vie pour la mieux adapter à son but.

* * *

L'événement capital de l'année académique 1927-28, c'a été l'inauguration de la Bibliothèque dont l'amitié des Etats-Unis pour la Belgique martyre a érigé le monument et qui a été remplie de livres par les restitutions allemandes et les dons généreux des nations alliées.

Quand, le 28 juillet 1921, nous posions la première pierre de l'édifice, la cérémonie se déroulait sur un monceau de cendres.

Devant ces ruines, le regard de l'âme se reportait de lui-même vers le forfait qui les avait accumulées. Et cette solennelle liturgie apparut avant tout comme une expiation, comme l'apothéose d'une invincible justice. Le 4 juillet dernier, ce n'est plus l'horreur du passé qui concentrait l'attention, mais bien, avec la splendeur du joyau dont s'est enrichi l'écrin architectural de la Patrie belge, l'idéal qui en a inspiré la construction et que le monument tout entier symbolise. La signification de la fête était radicalement différente!

Certes, par son existence même, ce monument est « un témoin et un juge », et les détails n'y manquent point qui redisent aux yeux ses premières origines; telle, la faune héraldique qui s'aligne sur les gradins des pignons latéraux et qui éternise dans la pierre le grand mouvement d'indignation soulevé dans les nations alliées par l'incendie dont les flammes flambent au bas-relief du pignon central. Cependant, dans son ensemble, cet édifice apparaît aux yeux comme une « maison de paix », l'image de la vie noble et sereine qui doit s'y dérouler. Partout la lumière et la grâce! La façade principale, c'est, si je puis reprendre ici les expressions de M. L. Gillet, dans la *Revue des Deux-Mondes*, une claire-voie, une double galerie aérée, où tout est jour, ouverture et accueil. Et si à un point inattendu derrière cette calme façade, à gauche du fronton qui évoque la guerre, fuse soudain à 90 mètres de hauteur au-dessus de ce monument d'une joie tranquille, une tour svelte et hardie qui éclate en plein ciel, c'est pour porter dans les nues, avec le cri de la délivrance et le chant du triomphe, un lyrique *Sursum Corda* vers les régions du Vrai, du Beau et du Bien.

Le *Sursum Corda* que dit l'édifice, tout nous l'a répété sur la place du Peuple dans cette fête américaine de la Résurrection.

Fête américaine, oui! Un an à peine après les cérémonies de

notre cinquième centenaire, la discrétion ne nous permettait pas de nous adresser une nouvelle fois au monde entier et d'appeler encore à Louvain les délégués des institutions savantes de toutes les parties de l'univers. De l'étranger, nous avons convié ceux-là seuls que nous devons remercier, leur demandant une dernière faveur, celle de leur présence pour libérer devant eux notre âme de sa lourde dette de gratitude: d'une part, les Comités nationaux qui se sont constitués par le monde au lendemain de la guerre pour remplir de livres notre nouvelle Bibliothèque, et avant tout le Comité français qui prit, dès 1914, l'initiative de cette œuvre de fraternité intellectuelle sans précédent dans l'histoire; d'autre part, les vrais fondateurs du monument, ces centaines d'Universités, de collèges, d'écoles, de pensions, d'associations, de Comités des Etats-Unis qui ont fourni tous les fonds nécessaires à son érection et dont l'architecte a eu l'originale idée d'écrire les noms partout dans l'édifice, sur les murs, sur les piliers, aux rampes des escaliers, comme autant de signatures. Cette armée de donateurs nous a envoyé deux cent cinquante délégués, et je me demande si, dans toute l'étendue de la grande République étoilée, il y a eu, en 1928, une célébration plus nationale de la fête nationale américaine, que celle de la place du Peuple à Louvain.

Le 30 octobre 1919, le Comité de New-York avait décidé de réunir les fonds nécessaires pour la construction d'une Bibliothèque qui sera offerte, disait-il dans sa résolution, *comme un don généreux de la population des Etats-Unis d'Amérique à l'Université de Louvain, comme une contribution à la restauration de cette illustre et antique Université, et comme un mémorial durable des services rendus héroïquement par le peuple belge dans la défense de la liberté humaine.* La résolution ne donne pas d'autre sens au monument à construire. En nous faisant, le 4 juillet dernier, la remise de ce don magnifique, les délégués américains nous tinrent le même langage positif, étranger aux invectives stériles. Personne ne transposa plus fidèlement qu'eux dans le domaine des intérêts de ce monde, le programme de saint Paul; dépasser le passé et le présent pour tendre de tous ses efforts *ad ea quae sunt priora*. S. Exc. M. Gibson, ambassadeur à Bruxelles, interprète de M. Hoover, nous remit en son nom le monument comme un témoignage de l'admiration des Etats-Unis pour l'esprit de la Belgique, celui du grand cardinal Mercier, celui de notre Roi et de notre Reine, comme un symbole de paix; comme le signe de l'amitié qui unit nos deux pays et qui doit rester toujours fière et belle. Et il vous souvient, n'est-il pas vrai, des accents poétiques du vénérable M. Dean Adams, le chef de la délégation des sociétés d'ingénieurs à qui nous devons notre carillon, nous montrant dans ce bâtiment un *GLORIA IN EXCELSIS exprimé en pierre et s'élançant comme une aspiration vers le ciel*, tandis que les volées des cloches placées comme une âme dans la haute tour de M. Warren, répandraient au loin le chant de l'impérissable triomphe des ingénieurs américains morts à la guerre, le chant des victoires de la civilisation et du progrès, *des chants d'amitié internationale et de paix ininterrompue.*

A tous ces hommages américains que confirmèrent éloquentement de leur côté deux orateurs français, MM. Rebelliau et Goyau, il appartenait au président de notre Conseil d'administration, à S. Em. le cardinal Van Roey, de répondre au nom de l'Université, l'heureuse bénéficiaire d'une générosité sans pareille, au nom de la Belgique entière dont la nation américaine a voulu honorer le sacrifice et qui se trouvait groupée autour de lui, devant le mémorial, dans la personne des Princes royaux, des membres du gouvernement et des Chambres législatives, de nombreux représentants de toutes les grandes institutions du pays.

Dans un discours de chef, Son Eminence dit notre allégresse reconnaissante, notre émotion à tous devant ce monument de la solidarité spirituelle des peuples, la consécration de l'amitié belgo-américaine, la ferme volonté de l'Université d'user de l'instrument qui lui est rendu pour le culte serein et désintéressé de la science et de la vérité.

La gratitude, l'admiration, l'élan et la joie au travail commun, c'est tout cela encore qu'introduit au cours du banquet académique par le jeu de ses aînés, les principaux carillons du pays, le nouveau carillon de Louvain chanta, de sa voix douce et mélodieuse, sous la main puissante de Jef Denyn, dans l'air léger d'une idéale soirée d'été. Vers 22 heures, le frisson du souvenir passe sur ceux qui ont vécu les nuits terribles de 1914, quand, sur le ciel obscurci par la brume qui descend, la flèche de la tour apparaît embrasée. Mais ces flammes rouges et vertes ne mordent pas les détails de l'architecture aérienne; elles ne font que les mettre dans un éclatant relief. Dans le crépitement d'un grand feu, des étincelles d'or et de gloire jaillissent et jaillissent encore. Et ce spectacle féerique donne aux cérémonies une conclusion d'apothéose sereine!

Cette grande journée nous laisse donc des impressions réconfortantes, et la bataille furieuse livrée pour l'inscription désormais célèbre n'a pas réussi à la troubler. Grâce à votre esprit de discipline, Messieurs, la tempête déchaînée au dehors, n'a pas soufflé dans le sanctuaire académique; et cela m'assure l'avantage de n'avoir pas à en parler dans ce discours où j'ai seulement à vous faire rapport sur notre vie universitaire. Vous avez bien vu qu'ayant multiplié les preuves du souci de conserver avec les leçons qu'il comporte, le souvenir du crime commis contre nous en 1914, nous étions autorisés à prétendre juger nous-mêmes de l'opportunité de tel ou tel rappel du même crime dans notre propre maison, et que c'était affaire d'ordre privé à traiter entre nous et nos mandataires. Sans doute avez-vous aperçu qu'en réalité nous refusions de compromettre la dignité de l'attitude présente et les intérêts supérieurs de l'avenir d'une grande institution scientifique. En tout cas, vous avez compris que, dans toute société, s'il se présente une question discutable mais qui exige une solution, il appartient à l'autorité d'imposer la sienne pour assurer le bien commun par l'action commune, sans avoir à dire à ceux qui n'ont pas à trancher, toutes les raisons de sa décision. Ce faisant, vous avez donné un noble et salutaire exemple dans ces temps d'anarchie, exemple dont pourront profiter aussi ceux-là qui, dans la pratique de la vie, s'en vont confondant leur autorité avec l'autorité dont ils préchent qu'il faut renforcer le principe. Ce faisant, vous m'avez permis à moi-même de conserver la paix de l'âme dans la tourmente et, tandis que je voyais démenter mes intentions et mes sentiments les plus intimes, de m'efforcer, sans autre préoccupation, à répéter la parole du Psalmiste: *Bonum mihi, Domine, quia humiliasti me.* Laissez-moi profiter de l'occasion de vous en dire toute ma reconnaissance.

* * *

Votre patriotisme à vous aussi, Messieurs les Etudiants, est au-dessus de tout doute. Vous l'avez démontré encore, avec exubérance, le 4 juillet dernier, à l'arrivée des Princes royaux parmi nous. D'autre part, au cours de l'année qui finit, plusieurs fois, dans vos réunions, dans vos journaux, dans les proclamations de la Fédération belge des Etudiants catholiques, vous avez pris les devants en affirmant votre volonté de faire tout votre devoir pour la sauvegarde du sol natal, d'apporter une large contribution personnelle aux précautions de force dont notre existence nationale a, hélas, encore besoin. Vous savez que vous êtes les premiers débiteurs à l'égard de la Patrie, dont vous avez reçu plus de bienfaits et à qui bientôt vous demanderez des avantages dans la vie sociale; et vous n'avez même pas attendu le dépôt du projet militaire, pour réclamer le privilège de servir plus longtemps que le reste de la troupe et d'être astreints à une préparation spéciale. De cette piété patriotique aussi il me faut vous féliciter. Notre Premier ministre avait raison, le 20 août, à la Chambre des représentants, d'appuyer sa belle vaillance sur sa confiance dans la jeunesse pour la solution du problème de la défense nationale.

Serviteurs de la Patrie, vous avez aussi continué, pendant l'année 1927-28, à suivre filialement les directions que le Souverain Pontife donne au monde. Où donc ses appels en faveur des missions sont-ils entendus avec autant de ferveur que parmi vous? Je crains de m'exposer au reproche de répéter le même thème dans chacun de mes discours d'ouverture. Et cependant comment ne pas souligner encore la prospérité et l'activité de votre Association Universitaire pour l'aide aux Missions? Comment ne pas rappeler le succès de votre Fondation médicale au Congo, puisque notre Roi et notre Reine ont daigné, le 28 juin, après l'avoir visitée, nous télégraphier, de Thysville, leur conviction que *cette participation de l'Université de Louvain à la vie de la Colonie donnera les plus heureux résultats?* Le 27 janvier, le passage parmi vous de Mgr Hayasaka a été un triomphe pour le premier évêque japonais. Il n'est pas jusqu'aux questions relatives à la réunion des Eglises, qui retiennent votre attention dans un de vos Cercles d'études, tout aussi bien que l'état actuel des Missions Catholiques dans les réunions de A. U. C. A. M. ou du *Missiebond*. Et quand Pie XI eut invité le monde à reconnaître et à acclamer la Royauté du Christ, vous l'avez célébrée le 27 octobre dernier de votre façon à vous, dans une soirée estudiantine, pour bien montrer que vous entendez vous y soumettre jusque dans les détails de votre vie quotidienne.

En répondant avec une si belle fidélité aux invitations du Pasteur Suprême de nos âmes, vous êtes-vous déjà arrêtés, Messieurs, à méditer le caractère spécial de l'impulsion qu'à notre époque le Saint-Esprit donne à son Eglise et dont les Encycliques pontificales sont le témoignage et avez-vous pris nettement conscience de l'attitude d'âme qui y correspond?

Devant l'apostasie du monde occidental moderne, l'Eglise, dépourvue de son pouvoir temporel et n'étant plus admise à exercer son autorité spirituelle sur les Etats pour les aider à conduire eux-mêmes leur œuvre propre en conformité avec les exigences de la fin surnaturelle, s'élève de plus en plus au-dessus des nations de la terre et accentue son attitude apolitique, refusant de s'engager dans la querelle des partis, et invitant à coups répétés ses enfants à une action spécifiquement religieuse, à l'action catholique. D'une part, elle tend de toutes ses forces à restaurer et à intensifier la vie chrétienne dans l'intime des âmes de ses fidèles. D'autre part, méconnue par ces nations européennes qu'elle avait pétries de ses mains, elle est aiguillonnée par la conscience de la catholicité que son Fondateur lui a promise, et brûle d'un nouveau feu apostolique; elle dilate ses frontières, tant en préparant le retour de l'Orient chrétien, qu'en amplifiant l'effort séculaire des missions. Jamais peut-être sa tendance à l'universalité ne fut aussi fortement marquée. A lire les messages des derniers Papes, les supplications du Vendredi-Saint reviennent à l'esprit.

Cette culture occidentale qu'on a pu appeler la *forma rationis* et qui se détourne d'Elle, c'est l'Eglise qui en a dirigé l'évolution et l'a amenée à sa perfection. Mais Elle ne s'est jamais liée ni subordonnée à elle. Elle a pu incorporer à sa vie propre tout ce qu'il y a de suc éternel dans la sagesse de l'Occident, traduire sa doctrine à elle dans un langage gréco-latin et se faire de cette traduction un instrument intellectuel pour conserver et répandre sa foi. Mais sa foi en est indépendante, puisqu'elle ne s'appuie que sur la vérité divine. D'ailleurs, l'organisme ainsi constitué a une valeur universelle; l'homme et la raison étant partout les mêmes, l'Eglise peut s'en servir partout. Et la voici qui, ainsi armée, regarde au loin jusqu'à l'Extrême Orient, et se tourne vers d'autres cultures dont elle saura bien assumer tout ce qu'elles renferment de bon, de sage, de vraiment humain. Elle affiche son programme d'amener au Christ-Roi non seulement les prodiges qui au cours des siècles l'ont abandonnée, mais les enfants de la nation déicide qui L'a crucifié, et tous ceux qui sont encore égarés, dans les ténèbres de l'idolâtrie et de l'islamisme. Au-dessus de toutes les nations de l'Orient et de l'Occident, elle élève la cité universelle où peuvent s'épanouir dans la fraternité chrétienne tous les caractères particuliers; elle rattache les hommes de tous les continents au Père commun des créatures et au Christ qu'Il a constitué le chef de

TERRE SAINTE

GRAND PÈLERINAGE A PRIX RÉDUIT. DÉPART EN MARS 1929

On s'inscrit dès à présent aux

PÈLERINAGES EDGARD DUMOULIN

147, Boulevard Adolphe Max, 147, BRUXELLES

l'humanité. A la contemplation de ce grand spectacle, comment l'âme croyante n'élargirait-elle pas ses horizons bien au delà des préoccupations raciques ou nationalistes, pour se sentir vraiment catholique, c'est-à-dire universaliste?

D'autre part, devant les Etats modernes que les antagonismes nationaux arrêtaient sur la voie de l'entente et de la coopération auxquelles ils aspirent de toute la force de leurs besoins inassouvis, cette universalité de l'Eglise s'étale comme une manifestation de la force unifiante de l'idéal supérieur qu'elle propage et dont ils ont cessé de reconnaître la primauté.

Il est en effet curieux d'observer les deux tendances contraires, l'une nationale, l'autre internationale, qui sollicitent le monde contemporain. Le sentiment national est un sentiment naturel, mais aussi un principe de division. Le partage en nations résulte pour les hommes des imperfections de leur nature et de la nécessité de se grouper pour assurer ensemble leur bien commun. Un groupement une fois constitué et bientôt devenu pour ses membres un principe d'être analogue à la famille, détermine chez ceux-ci une psychologie propre et des caractéristiques très spéciales, différentes de la psychologie et des caractéristiques du groupement voisin. Avec cette inévitable diversité, surgissent entre ces groupements des oppositions d'intérêts. L'instinct de conservation chez toutes, l'exubérance envahissante de la vie et l'instinct de domination chez l'une ou l'autre, doivent amener entre les nations des conflits dont la crainte seule suffit à paralyser l'union des peuples. Jamais le sentiment national, exacerbé par la grande guerre, ne fut plus ardent qu'aujourd'hui!

Jamais d'autre part les peuples n'ont senti comme aujourd'hui le besoin de se rapprocher! Le signe de notre époque, a-t-on écrit, c'est l'internationalité. De toutes parts, on voit converger vers la Société des Nations, qui en est le centre attracteur, des mouvements internationaux de toutes les tendances et de toutes les espérances. Car tout se développe internationalement aujourd'hui; la vie politique, la vie économique, la vie intellectuelle...; il n'est pas de profession qui n'ait son internationale et sur tous les peuples, même les plus éloignés de notre vieux monde, s'étend progressivement l'homogénéité des usages et des institutions. Au point d'interdépendance où en sont arrivés les Etats modernes, écrivait récemment M. Le Fur, la vie en société est presque aussi nécessaire pour ces Etats que pour les individus.

Mais il est bien évident que ce groupement international pour la vie ne peut pas résulter du rapprochement des nationalismes, générateurs de la lutte pour la vie. L'internationalisme doit découler d'un principe supranational, supérieur aux passions qui poussent les uns contre les autres individus et sociétés. Or, enseigne Pie XI dans l'encyclique *Ubi Arcano Dei*, il n'y a pas d'institution humaine qui soit capable d'imposer à l'ensemble des Nations une sorte de Code de lois communes approprié à notre temps. Le caractère sacré du droit des gens ne peut être sauvegardé que par une institution divine, qui touche à toutes les nations mais est supérieure à toutes, qui est investie d'une autorité souveraine, du religieux prestige d'un magistère supérieur et parfait, et d'une incomparable majesté séculaire, l'Eglise du Christ. Hélas! l'Eglise est tenue à l'écart de la Société des Nations. Toutes les organisations internationales sont laïques et ont peur de toute idée religieuse, de toute influence métaphysique. L'universalité de la foi n'existe plus dans notre monde, pour amener l'universalité de la justice et de l'amour.

De cette universalité de la foi, l'universalité de la vérité scientifique se rapproche en quelque mesure. Dans les sciences qu'on a convenu d'appeler « morales », les passions humaines peuvent, il est vrai, exercer aussi leur influence dissolvante. Les données des sciences positives intéressent, elles, de la même façon, les esprits de tous les peuples, et pour les établir, ces esprits s'unissent naturellement et conjuguent leurs efforts. Il faut qu'ils se partagent la besogne; car le champ à fouiller est immense et le temps de chacun limité; on referait inutilement ici ce qui a été déjà bien fait là-bas! Les résultats obtenus, les méthodes établies par l'un des travailleurs doivent servir de point de départ à tous les autres. Cela suppose des relations, et ces relations ne peuvent pas s'établir

simplement par la communication impersonnelle des textes publiés. Les objets de la recherche sont dispersés par le monde, qu'il s'agisse de documents historiques, des données de la vie politique ou économique ou bien des richesses de la nature. Cette dispersion des objets de la recherche amène le rapprochement matériel des chercheurs et exige entre eux des communications personnelles et des collaborateurs. Aussi bien, puisqu'il est question de science, s'agit-il d'interpréter, autant que de découvrir, et pour établir une interprétation rigoureuse et dégagée de tout subjectivisme, le frottement direct des mentalités diverses s'impose. Pour toutes ces raisons, les hommes de science se recherchent à travers tous les obstacles et au delà de toutes les frontières, et le travail scientifique devient un agent de paix. Qui s'isole dans la carrière, se rapetisse à la mesure de ses moyens individuels. Qui limite ses relations, se prive lui-même des moyens dont disposent ceux qu'il néglige. Aussi, malgré toutes les protestations du lendemain de la guerre, avons-nous vu les congrès scientifiques redevenir bientôt internationaux, et la France elle-même a-t-elle depuis longtemps rétabli ses échanges intellectuels avec l'Allemagne.

Les universités qui sont les grandes institutions scientifiques contemporaines, ont donc naturellement des préoccupations internationales. Certes, parce qu'aujourd'hui elles groupent dans leur sein un grand nombre de jeunes gens destinés à diriger bientôt la vie de la nation à laquelle elles-mêmes appartiennent, elles doivent en leur assurant une mentalité commune, remplir un rôle patriotique dont on ne peut sous-estimer l'importance. Mais, ayant pour mission propre de les former au culte de la vérité, qui est le bien commun de l'humanité, elles les pénètrent en même temps d'un principe supranational et sont ainsi appelées à concilier les deux tendances contradictoires qui sollicitent en sens inverse nos contemporains.

« L'université, s'écriait ici même M. N. Murray Butler, le 17 juillet 1923, est la voix de la nation; elle parle sa langue; elle représente ses traditions, elle exprime son espoir. L'université belge sera toujours belge; l'université française restera française. Mais chacune d'elles, tout en étant nationale et vraiment patriotique, sera internationale dans la largeur de ses recherches, dans la diffusion et l'application des sciences, et dans son influence. » Une université ne peut pas devenir un brandon permanent de discord dans le monde intellectuel, et si cette université est une université catholique, elle doit se féliciter, en revendiquant fièrement sa place dans le concert des universités du monde, de préparer de loin le retour à cette universalité de la foi, de la justice et de l'amour, sur laquelle l'Eglise du Christ seule peut faire reposer la paix du monde, et à laquelle elle tend aujourd'hui d'un effort renouvelé.

Nous n'avons pas manqué à ce devoir durant l'exercice dernier. Par l'échange des professeurs avec les universités étrangères, par la participation de nos maîtres aux congrès scientifiques, nous avons pris notre part au grand concert intellectuel international, et il est arrivé plusieurs fois que les chefs de l'orchestre nous y ont confié un rôle spécial.

Il me serait impossible d'énumérer ici les illustrations de la science qui, comme M. Barcroft, de l'université de Cambridge, M. Halecki, de celle de Varsovie, et tous les beaux noms qui figurent dans notre programme des cours, à la liste des conférences publiques de l'Institut supérieur de philosophie, sont venus nous faire entendre au passage une parole amie. Qu'il me suffise de rappeler les titulaires de nos chaires de fondation (M. Geouffre de la Pradelle, de la Sorbonne, pour la chaire Bonnevie; MM. Augustin Bernard, aussi de la Sorbonne, et M. Fliche, de l'université de Montpellier, pour la chaire du Comité français; M. Georges Goyau, pour la chaire du baron Descamps) et, en second lieu, les professeurs qui nous ont été envoyés par des gouvernements étrangers en exécution d'accords passés avec notre gouvernement (M. Ed. Klein, président de l'Institut grand-ducal de Luxembourg, par le gouvernement du Grand-Duché; MM. Barré, professeur de neurologie à Strasbourg; Bréhier, de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, et Capitant, de la Faculté de Droit de Paris, par le gouvernement de la République française). De notre côté, nous avons procuré des conférenciers aux institutions scientifiques de l'étranger (M. Collin, à l'université de Nimègue; M. De Wulf à celle de Lausanne, Berne et Genève; M. Mayence à la glyptothèque de Copen-

hague; M. Frateur, à l'Université d'Utrecht et à la Société néerlandaise de génétique), et nous avons envoyé en France, comme professeurs d'échange, M. le Dr Albert Lemaire, à la demande de la Faculté de médecine de Paris; M. le vicomte Terlinde, à celle de la Faculté des lettres de Clermont, et M. le chanoine Grégoire, à celle de la Faculté des sciences de Lyon. « Lorsqu'une voix venue de Louvain vient professer chez nous, voulait bien nous dire M. Goyau, le 4 juillet dernier, nous cherchons et nous discernons, dans le message qu'elle nous transmet, l'écho de vos méthodes de recherche ou de vos préoccupations érudites ou de vos découvertes, et cet écho nous devient un enrichissement ». Eloge flatteur certes, qu'à plus juste titre nous pouvons retourner à celui qui nous l'a fait et à ses collègues, et qui est la justification expérimentale de l'utilité que j'affirmais tout à l'heure des relations internationales pour une université.

Ces relations s'entretiennent aussi dans les congrès et les autres réunions académiques. M. le professeur Coppens et M. le chanoine Ryckmans ont assisté au dix-septième Congrès des Orientalistes, à Oxford; M. Braffort, au Congrès des criminalistes pour l'unification du droit pénal à Varsovie; M. A. Lemaire a représenté notre Université au centenaire de Villemin, à Paris et prit part ensuite, avec MM. Maldague et Vanden Wildenberg, au dix-neuvième Congrès français de médecine; M. Van Mosuencck a assisté au Congrès de stomatologie de Paris; M. Maisin, aux Congrès de cancérologie de Wiesbaden et de Londres et au Congrès de radiologie de Stockholm; M. Bouckaert, au troisième centenaire de la publication du livre de Harvey: *De motu corporis*; M. Vanden Wildenberg, au Congrès d'oto-rhino-laryngologie de Copenhague; M. le Dr Tricot-Royer, à l'inauguration de l'Institut pour l'histoire de la médecine, des sciences naturelles et mathématiques de Leyde et au sixième Congrès international des sciences historiques à Oslo; M. Groetaers au premier Congrès international de linguistique à La Haye; MM. les chanoines Lemaire et Sencie au premier Congrès étrusque à Florence-Bologne; MM. Bruylants et Mund, au Centenaire de Marcelin Berthelot à Paris; M. de la Vallée Poussin, au cinquantième anniversaire scientifique d'Émile Picard à Paris et au Congrès international de mathématiques à Bologne; M. De Smedt, au Congrès du froid, à Rome; M. le chanoine Michotte, au Congrès de géographie de Cambridge.

Mon énumération est sans doute incomplète; mais je m'arrête à ce congrès, parce qu'il a choisi Louvain comme centre d'un important travail de géographie humaine. On y a, en effet, constitué une Commission internationale chargée de préparer, pour 1931, une carte des différents types d'habitat sur le modèle du travail fait, pour la Belgique, par M^{lle} Lefèvre, assistante de M. Michotte. Celle-ci est chargée de centraliser, d'harmoniser et de synthétiser les données qui seront recueillies et de dresser la carte en question. Et voilà un bel hommage rendu au centre géographique établi parmi nous par notre collègue, au prix de tant de labeurs et de générosité!

Notre Institut de botanique vient de recevoir un hommage du même genre. Le Bureau du Conseil international des Sciences biologiques a décidé, dans sa réunion de Genève, en 1927, d'organiser un dépôt central de préparations microscopiques documentaires. Les auteurs de mémoires cytologiques seront invités à confier à ce dépôt les préparations qui ont servi de fondement à leurs descriptions et à leurs interprétations, ou du moins des préparations qu'ils considèrent comme démonstratives. Les biologistes compétents pourront ainsi, dans un centre unique, étudier les pièces justificatives des diverses interprétations en conflit: les discussions se feront sur une base objective. Ce centre unique, le Bureau a, en outre, émis le vœu qu'il soit établi, à Louvain, sous la direction de M. Grégoire, à l'Institut Carnoy; et dans sa réunion plénière de juillet 1928, le Conseil international a ratifié les propositions du Bureau. Le dépôt international d'archives microscopiques sera organisé, dès cette année, à l'Institut Carnoy.

Une autre initiative, due à nos professeurs eux-mêmes, va, je l'espère, contribuer aussi à relever notre prestige dans le monde international, grâce aux rapports qu'elle nous forcera à entretenir avec des organismes étrangers du même genre. Je veux parler de la création d'un nouveau département au sein de l'École des Sciences politiques et sociales. Les événements des quinze dernières années ont mis au premier rang les questions d'ordre écono-

mique. C'est pour l'étude des phénomènes économiques que le nouvel Institut veut être un centre. Parmi les objectifs qui lui sont assignés, figure et, pour le moment, occupe la première place, l'étude de ce que les Allemands appellent, d'un nom français dont ils ont déformé le sens, la conjoncture. Dans le mouvement des affaires, on remarque des cycles, la prospérité succédant graduellement à la dépression, et réciproquement. Les différents moments de ces cycles semblent caractérisés par la réunion des mêmes éléments, par de mêmes courbes dans la description graphique de la vie économique, de sorte que, en se mettant sous les yeux ces éléments et ces courbes on croit pouvoir déterminer à quel moment du cycle on se trouve, établir des prévisions pour les mois à venir, et ainsi permettre aux hommes d'affaires de prendre diverses précautions, et aux banques, spécialement aux banques d'émission, de régler leur politique de crédit, en vue d'atténuer les crises. C'est aux États-Unis que l'étude de la conjoncture économique a été entreprise en premier lieu: d'abord à Harvard, en 1919, et bientôt après à Princeton et à Columbia. Des États-Unis, le mouvement s'est étendu à l'Angleterre, à l'Allemagne, à l'Autriche, et tout récemment à la Pologne. Dans les pays latins on n'a fait jusqu'ici que créer, dans les banques nationales, des bureaux de recherches pratiques pour l'utilité particulière de ces établissements. Nous ne pouvons pas rester en arrière! Si les méthodes que l'on essaie de dégager, sont bonnes, le développement commercial et industriel de notre pays en dépend. Sinon, ne peut-on pas en découvrir d'autres?

C'est donc par l'examen critique des méthodes déjà employées, qu'il faudra commencer et, pour cela, entretenir des rapports constants avec les Instituts étrangers qui poursuivent un but analogue et qui concentrent les renseignements sur les divers pays. Il s'agit spécialement de recueillir les éléments nécessaires à l'établissement d'un *indice de la conjoncture économique* en Belgique, de constituer un centre de documentation économique toujours à jour, d'analyser périodiquement les données recueillies, de publier un bulletin trimestriel renfermant les résultats des recherches, et de provoquer la publication de travaux et de thèses sur la matière. L'Institut a son siège à la nouvelle Bibliothèque de l'Université. Il est dirigé par le président de l'École des Sciences politiques, M. Dupriez, par M. le professeur Albert Janssen, et par M. Paul Van Zeeland, directeur de la Banque Nationale, qui vient, à ce titre, d'être nommé professeur de notre Faculté de Droit. Ayant conquis devant le jury de cette Faculté son diplôme de docteur avec la plus grande distinction en 1920, M. Van Zeeland fit partie du premier groupe des Boursiers de la Fondation Universitaire. Durant son séjour en Amérique, il recueillit les éléments d'une remarquable étude sur la *Réforme bancaire aux États-Unis de 1913 à 1921*, qu'il présenta comme dissertation doctorale à notre École des Sciences politiques, et il put s'initier au nouveau genre de recherches économiques que je viens de décrire. Vous savez comment il eut l'occasion d'utiliser parmi nous les connaissances ainsi acquises et comment il en profita. Nul n'est mieux qualifié dans notre pays pour prendre la tête de l'œuvre entreprise.

Le secrétaire du nouveau département sera M. Fernand Bau-dhuin, lui aussi, docteur en droit et en sciences politiques et sociales de notre Université, déjà professeur à notre École de Commerce et qui a été également nommé professeur à la Faculté de Droit. Ses publications sur les questions économiques sont trop connues pour que je doive vous expliquer comment il a été choisi pour être la cheville ouvrière de la nouvelle organisation.

Au travail de recherche, l'Institut des Sciences économiques ajoutera l'enseignement qui comportera deux années d'études pour la licence et deux années de doctorat. Ne pourront arriver à des diplômes que des docteurs en droit ou des ingénieurs.

L'organisation d'une nouvelle section à notre École des Sciences politiques et sociales représente le principal développement que nous donnions cette année à notre programme. Cependant, j'ai à vous signaler dans nos diverses Facultés l'introduction de plus d'un nouveau cours et de récentes entreprises scientifiques collectives.

À la Faculté de théologie, M. le chanoine Cerfaux, professeur au Séminaire de Tournai, nommé Maître de conférences, consacra chaque année une quinzaine de leçons à la période hellénique,

période bien à part dans l'histoire de l'Ancien Testament et dont le syncrétisme a préparé le milieu où s'est d'abord propagée la religion chrétienne. Depuis plusieurs années déjà, M. Ceriaux a écrit sur cette matière des articles remarqués dans les diverses revues publiées par notre université. Nous avons été fort heureux de pouvoir établir en sa personne un trait d'union de plus entre l'*Alma Mater* et les grands séminaires belges.

Le *Codex Iuris Canonici* publié par S. S. Benoît XV a provoqué, depuis onze ans, un grand nombre d'études historiques et juridiques. Il est possible maintenant d'en donner un commentaire complet et mûrement élaboré. C'est ce qu'a entrepris le R. P. Vermeersch, S. J., docteur en Droit de notre Université, avec la collaboration d'un groupe de professeurs et d'anciens étudiants de Louvain, sous le titre : *Commentarium Lovaniense in Codicem Iuris Canonici editum a Magistris et Doctoribus Lovaniensibus*. Le tome I renfermant les *Prolegomena ad Codicem*, qui paraît en ce moment, est dû à la plume érudite et critique de M. le chanoine Van Hove.

Sur les instances de S. Exc. M. Adatci, docteur h. c. de notre Université, qui était alors l'ambassadeur de l'empereur du Japon près du Roi des Belges, M. le baron Satsuma nous a fait don, l'an dernier, d'un capital de 100,000 francs pour assurer ici une série annuelle de leçons sur la civilisation de l'Extrême-Orient. Ces leçons auront pour objet, en 1928-29, l'histoire des Missions au Japon et seront données par le R. P. Charles, S. J.

C'est à tort que certains veulent demander à la numismatique des directions pour la science monétaire actuelle. Mais il est incontestable que l'étude des monnaies et des médailles est d'une grande importance pour la lecture des archives et l'établissement des faits historiques, au point de vue épigraphique et héraldique, pour la géographie, l'archéologie et l'histoire de l'art. L'Université de Louvain, qui s'est attachée dans ces dernières années à compléter dans son sein l'enseignement des sciences auxiliaires de l'histoire et des diverses branches historiques, est encore la première en Belgique à ouvrir une chaire spéciale de numismatique dans sa Faculté de Philosophie et Lettres. Elle y a nommé, avec le titre de Maître de conférences, un docteur de cette Faculté, M. Marcel Hoc, bibliothécaire au Cabinet des médailles de la Bibliothèque royale, secrétaire de la Société royale de numismatique et co-directeur de la *Revue belge de numismatique*. Sa compétence dont de multiples publications sont la preuve, lui permettra de mettre en valeur les collections que nous possédons et dont plusieurs sont importantes, telles la collection de monnaies romaines de M. le chanoine Remy et la collection de monnaies brabançonnaises que nous a léguée M. Alphonse De Witte. Je souhaite qu'il puisse former des spécialistes dans un domaine où, chez nous, on ne rencontre guère que des amateurs, et peut-être ouvrir une voie nouvelle dans la vie à quelques jeunes docteurs sans gagne-pain.

L'activité inlassable de M. le professeur De Vocht nous a donné, en 1927, l'inventaire des Archives de l'Université de Louvain reposant aux Archives générales du Royaume et le premier volume de la continuation d'un recueil qui a fait grand honneur à l'*Alma Mater* : les *Materialien zur Kunde des alteren englischen Dramas*, de M. Bang. Voici que cette année, l'infatigable auteur, réalisant un vœu déjà émis par notre premier recteur, Mgr de Ram, et repris par le regretté M. Cauchie, a fait paraître le premier volume, en en annonçant deux autres, d'une collection portant le titre : *Humanistica Lovaniensia*, où seront réunis des textes, des lettres, des traités émanant d'humanistes louvanistes ou ayant gravité autour de Louvain au XVI^e et au XVII^e siècle, et des études relatives à ces mêmes humanistes. Faut-il souligner l'importance d'un tel travail pour l'histoire de notre institution?

Dans sa réunion du 6 juin, la Faculté de Médecine a pris la décision d'organiser sur de nouvelles bases le grade scientifique de docteur en pharmacie, créé par elle il y a plusieurs années et régi jusqu'ici par le Règlement général de son doctorat spécial. Les initiatives prises par cette Faculté et que j'ai signalées les années précédentes, se développent normalement. J'ai seulement à noter aujourd'hui que pour notre Institut d'anatomie pathologique, où nous avons commencé ces jours-ci l'hospitalisation des malades, nous avons reçu par l'intermédiaire de M. Murphy, un de nos docteurs h. c. du jubilé de 1927, un fonds de 175,000 francs, qui portera le nom de *William Morris Hunt Seatter*, et dont les revenus doivent servir à couvrir les frais de recherches scientifiques sur le cancer, spécialement sur l'influence de la nutrition dans la naissance et l'évolution de la terrible maladie.

Concernant la Faculté des Sciences, quoiqu'il ne soit guère d'usage de mentionner en pareille circonstance les distinctions obtenues par nos professeurs, je ne puis m'empêcher de souligner que, cette année, l'Académie des Sciences de Belgique a accordé le prix triennal Depotter à trois de nos maîtres en même temps, celui des Sciences minérales à M. Asselberghs, celui des Sciences chimiques à M. Mund, et celui des Sciences botaniques à M. Martens.

À côté de l'hommage rendu à trois de ses membres par la première institution scientifique du pays, cette Faculté inscrira à son livre d'or pour 1928, les lettres patentes par lesquelles, au lendemain d'un jubilé professoral auquel s'associeront des savants de tant de nations, le Roi des Belges daigna sanctionner la noblesse qui, chez M. de la Vallée Poussin, a fait ses preuves au cours d'une longue et brillante carrière.

Elle y mentionne aussi la mission confiée par le Comité national du Kivu à M. le chanoine Salée, de relever la carte géologique de l'entièreté de ses territoires. Cette mission est la suite naturelle des deux explorations que notre collègue a faites dans le Ruanda-Urundi et qui ont amené la découverte de gisements de cassitérite.

Notre École d'agriculture va disposer à Lovenjoul d'un nouveau centre zootechnique. S. G. Mgr Van Reckem, toujours aussi soucieux de science que de charité dans les installations demandées par le service de ses asiles, construit en ce moment, à côté du merveilleux sanatorium *Salve Mater*, une ferme expérimentale où M. le professeur Molhand pourra, en pourvoyant à l'alimentation d'une population nombreuse, étudier l'influence du milieu, c'est-à-dire de toutes les conditions organiques et inorganiques de l'existence, sur le développement des animaux domestiques, essayer de nouvelles méthodes d'exploitation et soumettre à l'expérience celles qui sont préconisées ailleurs, et enfin diriger ses étudiants dans l'étude économique et technique des différentes spéculations animales.

Depuis la guerre, c'est principalement par l'élevage et l'exploitation des petits animaux et par l'horticulture que s'est relevée notre économie rurale, en pays flamand surtout. Notre Institut de Zootechnie, sous la direction de M. le professeur Frateur a été pour une bonne part dans le premier de ces développements. Mais nous ne nous étions pas préoccupés jusqu'ici d'ajouter à nos leçons d'agriculture les notions techniques spéciales relatives aux branches horticoles. Cette lacune sera comblée cette année par l'organisation de trois séries de conférences sur la culture maraîchère, sur la floriculture et sur l'arboriculture fruitière. Les conférenciers seront désignés incessamment.

Aux Ecoles spéciales, le succès obtenu dans ses leçons par M. l'Ingénieur Charles Demeure, suppléant de M. le professeur Defays, nous a déterminés à le nommer, dès cette année, titulaire du cours de métallurgie générale, qu'il enseignera dans nos deux langues nationales. Le cours d'Economie politique va aussi être donné en flamand à nos futurs ingénieurs flamands. D'autre part, grâce à une fondation de M. le baron de Becker-Remy, qui nous a fait don à cet effet d'un capital de 300,000 francs, nous allons pouvoir nous préoccuper de rendre possible à nos futurs ingénieurs wallons, l'emploi de la langue flamande en matière technique, pour leur permettre de mieux remplir leur devoir social envers les ouvriers flamands dispersés dans tout le pays. M. le Baron nous a aussi remis une somme de 150,000 francs pour les installations de notre futur Institut de physique. Sa sollicitude éclairée pour les intérêts de la science et du pays lui assure notre très vive gratitude.

À la Faculté de philosophie et lettres, le dédoublement linguistique est étendu aux leçons de méthodologie, d'histoire de la pédagogie, d'histoire de la littérature latine et de la littérature grecque, et d'histoire politique moderne.

Je crains bien, Messieurs, que l'exposé que je viens de vous faire et dont je n'ai pas essayé de relier les diverses parties par l'artifice de quelques transitions, ne vous ait paru fort décousu. Tel quel, il aura répondu à la première impression que donne un coup d'œil superficiel sur une université, celle de la bigarrure des enseignements les plus disparates. En réalité, il appartient à la culture universitaire, au sens plein du mot, de remédier à cet émiettement apparent. Ces objets que nous isolons et dont nous

nous partageons l'étude parce que nul n'est capable d'en embrasser l'ensemble, se tiennent dans la réalité. Et l'intelligence qui les scrute, est de même nature dans tous les chercheurs. Qui croira que les méthodes employées dans les diverses disciplines, soient à ce point différentes qu'elles n'aient aucun intérêt réciproque à se rapprocher, et que leurs résultats ne demandent point d'être harmonisés et coordonnés? Les faits expérimentaux constatés et dûment classés, de quelque nature qu'ils soient, posent encore des problèmes devant l'esprit que la recherche positive n'a pas anémié. Et ces problèmes sont les mêmes pour toutes les synthèses scientifiques particulières, lesquelles appellent par conséquent une synthèse supérieure que l'expérience ne peut plus fournir.

« Imaginez, s'écriait M. Charléty, actuellement recteur de l'Université de Paris, dans une conférence qu'il nous fit il y a quelques années, imaginez par milliers des laboratoires de recherche et de pratique; rien ne vous dispensera d'avoir une doctrine générale de l'homme et de l'univers, mieux encore une conscience, un caractère, une âme. »

La philosophie, dans la haute acception de ce terme, est la recherche de ce principe supérieur d'unité.

En terminant mon exposé par ce que j'ai à vous dire de notre Institut supérieur de philosophie, je ne corrigerai pas le décousu de cet exposé, mais je vous rappellerai le remède qu'à Louvain, nous apportons au mal dont je m'excuse de vous avoir donné la sensation.

Hélas, l'Ecole de philosophie, selon saint Thomas, a perdu son chef le 19 novembre dernier! Je n'essaierai pas de retracer, en deux ou trois phrases, la carrière universitaire de Mgr Deploige, qui fut remplie jusqu'à déborder de toute part, ni de faire revivre à vos yeux en traits trop rapides, le Maître peu friand de spéculations abstraites, au tour d'esprit positif, allant droit au concret, au fait, et qui parvient ainsi à incorporer à la philosophie morale de saint Thomas les données de la sociologie et les éléments utilisables de la science moderne des mœurs; l'animateur des jeunes dans ce Cercle d'études sociales qu'il dirigea avec tant d'amour, vingt années durant, jusqu'à la guerre; l'homme d'action impatient de l'obstacle, jaloux de son indépendance, fait pour lutter et pour commander, toujours prêt à se lancer avec ses troupes dans quelque bataille épique; le prêtre enfin et l'apôtre, ardent mais positif dans sa piété connue dans toute sa vie et qui mettait tant de complaisance dans ces manifestations collectives de la foi où son esprit d'organisation se déployait à l'aise. Mieux vaut vous laisser sous l'impression de l'émuant hommage rendu devant vous au grand disparu par celui qui fut son disciple de prédilection et resta toujours son ami fidèle. Je tiens seulement à souligner ici ce qui, à mon sens, fut le grand mérite de Mgr Deploige dans l'exercice de sa charge présidentielle. Il parvint à ramener aux études de philosophie thomiste les universitaires laïques qui avaient désappris le chemin de l'Ecole de saint Thomas. Avec quel bonheur il m'apportait, chaque année, la liste toujours plus longue de ses inscriptions! La dernière qu'il me remit, comprenait 192 inscrits, dont 121, me faisait-il remarquer avec fierté, venaient demander à l'Institut le complément des études qu'ils faisaient ailleurs à l'Université, dans chacune des Facultés et même aux Ecoles spéciales.

NN. SS. les Evêques ont donné comme successeur à Mgr Deploige M. le chanoine Noël, le plus en vue des disciples de la seconde génération formée directement par le cardinal Mercier, celui qu'appelaient ses pairs et qui, dans ses derniers ouvrages, comme au récent Congrès de philosophie thomiste de Rome et au Congrès international de philosophie de Harvard, venait encore de s'affirmer comme le représentant de l'Ecole de Louvain en matière de critériologie. Sa connaissance approfondie de la métaphysique thomiste, sa vaste culture historique, la formation critique qu'il a reçue sur les bancs de notre Faculté de théologie, dont il occupe une des chaires, les sympathies qu'il compte dans tous les rangs du corps académique, tout cela nous assure et du caractère scientifique de la direction qu'il donnera à son Institut, et du succès avec lequel il s'attachera à resserrer les liens organiques qui doivent le rattacher aux autres parties de l'Université. C'est ce double idéal qu'il a servi, en menant à terme, dès les premiers mois de sa présidence, la réforme du programme des études qui était sur le métier depuis plusieurs années.

Le nombre d'années d'études requises pour le doctorat est porté de 3 à 4. Ces études sont partagées en deux cycles. Les leçons des deux premières années constituent un enseignement encyclopédique, sommaire mais complet, de la philosophie dans l'esprit de

la synthèse thomiste; y sont ajoutés en première année des cours de sciences donnant les éléments nécessaires pour aborder ultérieurement l'étude des relations entre ces sciences et la philosophie.

L'initiation au travail personnel commence avec le second cycle. Dans celui-ci, c'est-à-dire pendant les années de licence et de doctorat, on reprend d'une façon approfondie les problèmes essentiels de tous les traités philosophiques, en ajoutant des compléments divers à l'enseignement du premier cycle.

Comme par le passé des cours entre lesquels les étudiants auront un choix à faire, leur permettront de se spécialiser dans diverses matières qui sont à la base des cours de philosophie ou leur servent de complément.

On voit sans peine les préoccupations scientifiques qui ont inspiré cette première partie de la réforme. Elle applique au doctorat en philosophie scolastique la division du travail reçue dans tous nos autres doctorats, en faisant précéder l'initiation au travail personnel et l'étude approfondie des questions par une formation générale suffisante.

D'un autre côté, en incorporant au programme de l'Institut, dans le premier cycle, les cours de philosophie et même des cours de sciences, qui figurent au programme des diverses Facultés, sous réserve de l'ajoute des compléments nécessaires, on a accentué la compénétration réciproque de toutes nos écoles et rendu plus facile aux étudiants qui poursuivent d'autres études, la préparation au baccalauréat en philosophie thomiste pendant qu'ils se préparent au premier diplôme de leur propre section.

Pour la réalisation de la réforme, quelques cours nouveaux seulement ont dû être ajoutés aux cours existants: un cours approfondi de psychologie rationnelle qui sera donné par M. l'abbé Fauville; un cours de philosophie de la biologie qui sera fait par M. le chanoine Grégoire; et principalement un cours exigé par les statuts de l'Institut, mais qui a disparu de son programme depuis quelque vingt ans, l'Exposé scientifique de la religion, dont le M. professeur Draguet donnera la partie générale et M. le chanoine Balthazar la partie spéciale.

Ce cours de religion, MM. les Etudiants, vous-même l'avez réclamé! Vous avez fait de sa création l'objet d'un vœu du dernier Congrès de la Fédération belge des Etudiants catholiques. Vous avez compris, en effet, que l'intelligence de votre religion doit éclairer votre esprit religieux pour que vous soyez fondés à trouver et capables de trouver dans votre catholicisme la première règle de votre action, et qu'il est indigne d'un jeune intellectuel catholique soucieux de développer à l'Université, sa culture générale et toutes ses connaissances professionnelles, de se contenter pour la vie, en ce qui concerne sa grande profession, du modeste bagage de notions élémentaires emporté de l'enseignement moyen. Vous avez entendu la grande voix du Souverain Pontife répétant à toute occasion à la jeunesse catholique, que son premier devoir est l'étude de sa foi, et provoquant partout la création à son usage d'un enseignement spécial des vérités philosophiques et théologiques. Le respect de la parole donnée et votre obéissance aux directions pontificales doivent vous amener nombreux aux pieds de la chaire de M. Draguet et de M. Balthazar! Obligatoire pour ceux d'entre vous qui veulent conquérir les grades de l'Ecole saint Thomas, ce nouveau cours est accessible à tous les étudiants laïques. Et pour qu'il soit bien leur, les étudiants ecclésiastiques en sont formellement exclus.

Refaisant devant vous selon l'intention que j'exprimais dans mon exorde, avec la revue de notre dernier exercice académique l'examen de notre situation universitaire que j'ai dû faire en juillet dernier pour en soumettre les conclusions à notre Conseil d'administration, je vous ai exposé, Messieurs, les lacunes que nous avons remarquées dans notre programme, la façon dont nous avons décidé d'y remédier, et les extensions que nous allons donner à notre action. Après la description de l'œuvre à faire, il est naturel de présenter les nouveaux ouvriers. Mais je m'aperçois qu'en vous disant les nouveaux travaux à entreprendre, je vous ai déjà dit les travailleurs que y avons appelés, et d'autre part, nous n'avons pas eu, en 1928, à donner des remplaçants à des membres disparus de notre corps professoral.

Après le grand coup du 19 novembre dernier, la mort s'est tournée contre notre Conseil général, pour en abattre deux des membres les plus activement dévoués à l'Alma Mater, le 3 jan-

vier, Eugène Hertoghe, le déchiffreur et le guérisseur de l'athyroidie, et le 23 septembre, François Timmermans, le grand organisateur industriel, qui y représentaient l'un, les anciens élèves de notre Faculté de médecine, l'autre les membres de l'Union des ingénieurs dont il fut trois fois président.

Nos Seigneurs les Evêques ont confié le mandat de M. Hertoghe à notre collègue émérite M. Denys, le président actuel de l'Association de nos médecins, et celui de Mgr Deploige, à son successeur, M. le chanoine Noël, et en même temps ils ont introduit dans notre Conseil des finances, M. le professeur Paul Van Zeeland, directeur de la Banque Nationale et M. le comte Eugène de Grunne dont vous savez l'action généreuse à la Cité universitaire d'Héverlé.

Le 23 juillet, la mort a aussi frappé, dans la maison de retraite de la Hulpe, un de nos professeurs honoraires, M. l'abbé Goedseels, ancien directeur et administrateur de l'Observatoire royal. Vous vous rappelez quels furent son originalité, sa conscience, son esprit chrétien. Il réalisait le type du chercheur dont l'idéal scientifique est la rigueur et la perfection. La recherche des principes simples, la conception de méthodes sûres ont absorbé la plus grande part de son activité, et si son œuvre n'est pas très étendue, sur plus d'un point elle est définitive. Au lendemain de la guerre, M. Goedseels ne reprit plus son enseignement à Louvain, et si son décès nous a mis en deuil, il n'a pas créé de vide dans nos rangs.

A son nom s'arrête notre nécrologie, et je n'ai donc pas, MM. les Professeurs, à introduire parmi vous en ce jour le successeur de l'un ou l'autre collègue disparu. Car il ne me faut certes plus vous présenter les deux chargés de cours entre qui, à la fin de novembre dernier déjà, fut partagée la succession du regretté M. Collard - M. l'abbé Rome, qui, après avoir conquis ici, avec la plus grande distinction, en 1910, le diplôme de docteur en philologie classique, fut lauréat du concours des bourses de voyage en 1921 et qui était bien désigné pour enseigner les auteurs grecs et l'histoire de la littérature grecque, puisque de cette littérature il exploite brillamment un domaine que personne en Belgique et bien peu de savants dans le monde peuvent aborder, celui des mathématiciens du IV^e siècle; et M. Jean Gessler, docteur en philologie classique de notre Université en 1901 et de plus candidat en histoire, en philologie romane et en philologie germanique, que cette culture philologique universelle confirmée par de nombreuses publications et aussi une longue expérience de l'enseignement moyen ont préparé à assurer la formation pédagogique de toutes les catégories des étudiants du doctorat en philosophie et lettres à la fois.

En juillet dernier, Nos Seigneurs les Evêques ont eu seulement à faire quelques promotions et quelques attributions de cours.

Le cours d'histoire de la littérature latine, en français et en flamand, une partie de la succession de M. Collard, avait déjà été attribué précédemment à M. le professeur Cochez. Les cours de philosophie morale et de droit naturel que donnait Mgr Deploige, sont passés à son suppléant, M. le professeur Harmignie, MM. Breckpot, Estienne, Robyns et Hoet, chargés de cours, ont été nommés professeurs les trois premiers à la Faculté des Sciences, et le quatrième à la Faculté de Médecine. M. le chanoine Lefèvre, attaché aux Archives du Royaume, qui, depuis cinq ans déjà, donne avec un plein succès à nos futurs historiens des « Notions pratiques des sciences auxiliaires de l'histoire », a reçu le titre de Maître de conférences. Enfin, M. Dory, professeur à l'Athénée de Louvain, qui assure, avec zèle et compétence, depuis plusieurs années déjà, la formation pédagogique des futurs docteurs en sciences physiques et mathématiques, a reçu le titre de chargé de cours, accordé précédemment à ses collègues de l'Athénée, MM. Groetaers et Gessler.

C'est avec une ferveur spéciale, me semble-t-il, MM. les Professeurs, que vous reprenez le travail aujourd'hui, ayant l'espoir assuré de trouver plus facilement pour vos initiatives scientifiques le soutien matériel nécessaire dans les allocations du Fonds national de la Recherche scientifique.

La première origine du mouvement qui a abouti à la constitution de ce Fonds, s'est trouvée dans nos deux universités libres. Emiss par l'insuffisance lamentable des ressources de ces institutions, des représentants de l'Université de Bruxelles et des représentants de notre université (parmi ceux-ci je me plais à citer le comte

E. de Grunne) s'étaient décidés à lancer au pays, en faveur de ces deux institutions, un appel analogue à celui qu'elles lui ont adressé en 1921 pour la restauration de leurs Ecoles spéciales. Pour préparer le public à cet appel, on se mit à publier de divers côtés, notamment dans le *Moniteur des Intérêts matériels*, des études sur les nécessités, sur la détresse de l'enseignement supérieur. De la sorte, la question se généralisa et déborda de son cadre primitif.

Ne nous en plaignons pas! Le bien particulier doit céder au bien général, et le mouvement lancé ne fut certes pas sans influence sur la détermination prise par le Gouvernement de doubler son subside annuel aux universités libres, à l'occasion de la péréquation des traitements dans les universités de l'Etat. Honneur au Premier ministre et à son collègue du Département des Finances que les difficultés économiques du moment, n'ont pas détournés de ce geste sauveur! Honneur au Parlement qui les a suivis! C'est la question de l'existence même de nos institutions qu'ils ont ainsi résolue; car telle allait être, sans cette solution, l'infériorité de nos conditions matérielles, qu'elle aurait rendu à bref délai impossible le recrutement de nos membres.

La solution n'est pas parfaite; en réduisant cette infériorité, elle la laisse subsister. Pourquoi les mêmes principes ne régleraient-ils pas l'intervention de l'Etat en faveur de l'enseignement libre de tous les degrés? Ou même une solution plus radicale ne s'indique-t-elle pas? La liberté de l'enseignement est inscrite dans notre Constitution. La liberté est nécessaire à l'enseignement supérieur lequel, voué à la recherche scientifique et toujours en évolution, supporte mal les entraves administratives. Les Universités de l'Etat se plaignent du manque de liberté. Les Universités libres supportent difficilement les charges de leur entretien. Ne faudrait-il pas que toutes les universités fussent, au même titre, libres et entretenues par l'Etat dans la proportion des services qu'elles lui rendent?

Une fois soulevé, le problème de la détresse de l'enseignement supérieur en Belgique ne pouvait pas manquer de remettre l'attention du Roi qui en montant sur le trône a proclamé la primauté des valeurs morales dans une nation. Dans son discours de Seraing le 1^{er} octobre 1927, Sa Majesté prit l'initiative de mettre la question à l'ordre du jour de tout le pays. A la séance historique du Palais des Académies, convoquée par les Universités de Bruxelles et de Louvain, mais que Lui-même voulait présider, après les éloquentes discours qui soulignèrent devant l'élite du monde politique, religieux, militaire et universitaire les besoins du travail scientifique et surtout les nécessités des travailleurs et les conditions indispensables à leur recrutement, on vit le Roi se lever pour constater à son tour qu'il faut venir à l'aide de la science créatrice de richesse, mais pauvre elle-même, et pour proclamer la charte du Fonds national de la recherche scientifique à recueillir!

Lancée par ce geste royal, inaugurée par la royale souscription de la famille et du groupe Solvay, soutenue par M. le ministre Francqui qui fut l'âme du mouvement, la souscription devait réussir; elle a recueilli un capital de 112 millions! Les revenus en serviront à retenir dans la carrière un certain nombre de chercheurs qualifiés et à mettre à la disposition de tous les chercheurs, s'ils se sont distingués par leurs travaux, les subsides nécessaires à leurs recherches particulières. N'hésitez donc plus, Messieurs, à dresser des plans de travail scientifique! S'ils sont bien échafaudés et si vous-mêmes vous vous montrez bons ouvriers, les subventions nécessaires ne vous manqueront plus pour en poursuivre la réalisation en toute liberté d'esprit et avec les moyens techniques nécessaires. Ces plans peuvent se rapporter à tous les domaines de la science. Et pourquoi est-on venu discuter à ce sujet de science pure et de science appliquée? Il n'a pas pu venir à l'idée des grands Mécènes du Fonds de se décharger sur lui de l'entretien de leurs laboratoires industriels où ils devront toujours résoudre les questions de technique qui se posent pour la marche quotidienne de leurs affaires. Mais d'un autre côté, qu'on ne prétende pas séparer par des cloisons étanches, la théorie et la pratique. Est-ce que le souci utilitaire de guérir est étranger aux études de cancérologie? Ou placer la séparation entre recherche purement spéculative et recherche utile? Et les lois découvertes ne doivent-elles pas être contrôlées et souvent corrigées ou complétées par les observations faites dans leur application, laquelle reste ainsi un travail scientifique aussi longtemps qu'elle se réfère à ces lois et non pas à un rendement immédiat? An demeurant, est-il bien établi que toute science appliquée dépend de la science pure, que c'est la détresse de la science pure qui a provoqué la création du Fonds, et que cette

science pure comprend aussi bien les sciences dites morales que les sciences dites exactes? Le Conseil du Fonds a accordé son premier subside à un de nos collègues pour des recherches archéologiques. M. Mayence est actuellement en route pour la Syrie où il va étudier l'emplacement de l'ancienne ville d'Apamée et examiner la possibilité d'y pratiquer des fouilles qui seraient les premières fouilles archéologiques belges.

* * *

Les moyens de travail et les encouragements au travail, ce n'est pas au Fonds national que vous, Messieurs les Etudiants, vous devez les demander, mais à diverses institutions que vous connaissez, et notamment à la sœur aînée du Fonds national, la Fondation universitaire, qui en se déchargeant sur lui des subventions qu'elle accordait à la recherche, a conservé dans le programme de son activité et de sa générosité les publications scientifiques et surtout l'aide de toute sorte à accorder à la jeunesse universitaire. Il me reste à vous dire comment vos condisciples de l'an dernier ont profité de ces moyens.

Ont été désignés comme boursiers de la Fondation au Etats-Unis, MM. Louis Scheyven, docteur en philosophie selon saint Thomas et en droit et Edgard Gillon, ingénieur civil des Mines, tandis que MM. les professeurs d'Hollander et Van Hecke étaient choisis à titre d'advanced fellows. En 1927-1928, nous avons reçu, en Amérique, en 1928-1929. En 1927-1928, nous avons reçu, à Louvain, deux boursiers américains de la C. R. B., MM. George Sante, pour les mathématiques, et M. Benjamin Woodbridge, pour l'histoire de la littérature française.

MM. Jean Vander Heyden et Frans Olbrechts, docteurs en philologie germanique, qui l'un et l'autre ont fait, comme boursiers de la Fondation, un séjour de deux années aux Etats-Unis, ont vu, ces jours derniers, leurs dissertations doctorales couronnées par l'Académie flamande, honneur qui était aussi échu, en décembre 1927, à un autre de nos docteurs en philologie germanique, M. Edouard Rombauts.

Pendant son séjour en Amérique, en 1926-1927, M. Olbrechts avait été chargé par la Smithsonian Institution de Washington, d'une mission chez les Indiens Cherokees pour étudier leur folklore et spécialement leurs formules d'incantation et leurs méthodes de guérison. En mai dernier, il est retourné au milieu de cette tribu, comme titulaire d'une bourse de voyage de notre gouvernement.

M. Victor Herbiet, docteur en sciences physiques et mathématiques, a été reçu, en 1927-1928, comme pensionnaire à l'Ecole normale supérieure de Paris.

En mars dernier, M. André Grosjean, ingénieur civil des Mines, a été classé deuxième au Concours pour le recrutement des Ingénieurs du corps des Mines.

Au concours universitaire pour 1925-1927, ont été classés premier en histoire, M. Emile Lousse; premier en Droit romain, M. Paul Rutsaert; premier en Droit naturel, M. Joseph De Weerd; premier en sciences médicales, M. Paul Lambin et première en sciences obstétricales, M^{lle} Nadine Collon.

Trois, sur quatre, des bourses de voyage réservées aux porteurs de diplômes scientifiques ont été attribuées, après le concours de 1927, à nos docteurs en théologie: le R. P. Teetaert, M. A. Charne et M. A. Faux.

Sur quatorze lauréats du concours de 1927 des bourses de voyage pour porteurs de diplômes légaux, six sont des nôtres: MM. F. Olbrechts, docteur en philologie germanique; P. Cluytens, docteur en philologie classique; M^{lle} N. Collon, MM. L. Leblanc, G. Piéraerts et A. Hiernaux, docteurs en médecine.

De ces quatre lauréats de la Faculté de médecine, trois partent au Congo: M^{lle} Collon, M. Piéraerts qui sera directeur du service médical de la *Texaf*, à Léopoldville, et M. Leblanc. Celui-ci après avoir visité pendant quelques mois, comme boursier de la *Société des Nations*, les principaux centres antimalariques de Yougoslavie, d'Italie et d'Espagne, va continuer ses études dans notre hôpital de Kisantu, où l'a précédé, dans le but, en mars dernier, M. le D^r Dubocage, à l'aide d'une des quatre bourses accordées annuellement par le ministère des Colonies à de jeunes médecins désireux de faire dans les grands hôpitaux ou les laboratoires du Congo, un séjour de six à douze mois.

La mention de ces hôtes temporaires de notre Fondation médicale de Kisantu ramène naturellement à mon esprit le souvenir de ceux qui y ont été définitivement domiciliés. Je salue d'ici, avec émotion, les chevilles ouvrières de l'œuvre, le R. P. Devisé, doc-

teur en sciences naturelles, et les D^{rs} Solé et Nanson, sans en séparer le D^r Jean Morelle qui a bien voulu, pendant un an, faire servir à l'installation des pavillons les connaissances qu'il a rapportées de la visite des grands hôpitaux tropicaux du Panama. Voici debout, avec le dispensaire qui fonctionne depuis un an, six des quinze pavillons projetés! Et l'œuvre s'annonce si féconde que, dès maintenant, le Conseil d'administration de la *Fomulac* a décidé la création d'un même centre d'études et d'activité médicale au Kivu. Dès maintenant aussi, un autre objectif poursuivi a été atteint; l'attention de nos jeunes médecins a été dirigée vers le Congo. Pendant l'été dernier, se préparaient au service de la Colonie en suivant les cours de l'Ecole tropicale, treize de nos docteurs en médecine, tous recommandés par de beaux titres universitaires.

* * *

Quand je rapproche des manifestations de votre esprit catholique, de votre respect de l'autorité et de votre ferveur patriotique, qui ont arrêté mon attention au début de ce discours, le témoignage éclatant de votre ardeur au travail scientifique contenu dans la série des succès dont je termine l'énumération et que confirment l'animation quotidienne de vos laboratoires et de vos séminaires, les communications aux sociétés scientifiques que vous y préparez, le souci soit de culture générale et de synthèse intellectuelle, soit de culture professionnelle dont font preuve vos périodiques, en particulier cette *Revue des Ecoles spéciales* dont vous venez d'entreprendre la publication dans nos deux langues, et encore les remarquables dissertations doctorales présentées aux doctorats académiques qui ont émaillé notre dernier exercice, je reste rêveur, Messieurs les Etudiants, devant les descriptions de l'état d'esprit de la jeunesse intellectuelle contemporaine que nous avons entendues ou lues dans ces derniers temps. On nous la dit mal à l'aise, depuis la guerre, dans une société dont elle sent la décadence, triste, pessimiste, ne croyant plus au progrès, et, dans l'isolement où elle se trouve incapable d'imposer ses doctrines, s'abandonnant au réalisme matérialiste du jour, au farniente ou au sport, ou bien rêvant de violence pour faire briser les portes qu'elle ne peut pas ouvrir. Je ne vous trouve pas, Messieurs, tellement inquiets et angoissés, et je crois bien que votre vie « estudiantine », s'il m'est permis d'user d'un mot du jargon, n'est pas plus morose qu'avant la guerre. Je crois que votre travail intellectuel est remonté au niveau de 1914. Moins fervents que vos devanciers de certaines idées ou institutions chères au XIX^e siècle, vous n'êtes pas moins riches qu'eux en générosité sociale. Enfin, vous les dépassez, et de quelle distance! dans l'action catholique, dans l'esprit qu'elle entretient, dans les préoccupations qu'elle fait naître, dans les œuvres collectives qu'elle provoque! Au témoignage des étrangers qui nous visitent, Louvain a une atmosphère religieuse et laborieuse qu'on ne respire pas ailleurs dans les centres universitaires.

Mais peut-être me laissé-je illusionner par la considération d'une élite qui, parce qu'elle est devenue plus abondante, cache mieux la masse! Non! Derrière l'élite, je vois très bien la masse, tout en me demandant si elle peut encore être appelée la masse. Cependant il est vrai que, parmi les 3.557 étudiants qu'a inscrits l'*Alma mater* en 1927-1928, il reste bien des jeunes gens qui ne donnent pas à l'idéal catholique la primauté dans leur vie, plus dociles à la voix des sirènes du dehors qu'aux appels des représentants du Christ; des utilitaires qui n'aspirent qu'à entrer, peu leur chaut comment dans la carrière lucrative; d'autres sans idéal qui remplissent, pendant les six premiers mois de l'année académique, le vide de leurs journées de toutes les agitations de leur ennui; certains que la chair tient captifs; certains qui n'échappent pas à la fièvre du jour, que la passion du jeu boursier emporte, dont elle absorbe toute la capacité d'attention et qui y perdent plus encore qu'une fortune, la conscience de la nécessité de l'effort personnel pour la vie. Je sais tout cela; mais je sais aussi que la médiocrité n'est jamais absente des groupements humains et que le perfectionnement de ceux-ci ne peut guère se marquer que par la multiplication et le progrès de l'élite. Je demande à ceux qui composent cette élite nombreuse, de se faire encore, et tout de suite, conquérants, non pas de partir en bataille armée contre armée, mais d'abord de ne jamais baisser leur drapeau dans leur vie universitaire elle-même, et en second lieu de ne pas rester pratiquement indifférents au sort spirituel de ceux qui les entourent et d'exercer à l'occasion, avec la réserve et la délicatesse nécessaires, cet apostolat privé et discret de l'étudiant sur l'étudiant, le plus efficace de tous à l'Université, au dire de Mgr Cartuyvels. Cette « action » là est bien

permise à la jeunesse studieuse. Mais, d'après les conseils répétés du Souverain Pontife, elle n'a pas d'autre « action » à exercer au cours de ses études, qui doivent précisément la préparer à l'action. Elle n'a en particulier, ni le temps, ni la maturité d'esprit requise pour se lancer dans l'action politique, et il lui convient mal de s'y laisser manœuvrer par d'autres. Étude et piété, ce sont les deux points de son programme! Je vous supplie tous, Messieurs, de bien vous pénétrer de la conviction que votre devoir d'état, le premier de vos devoirs, c'est l'étude, pour vous munir de l'équipement intellectuel nécessaire à l'entrée dans la profession qui sera la vôtre, pour vous forger l'instrument intellectuel indispensable pendant toute la vie pour la réparation continue et le remplacement de ce premier équipement bien vite usé, pour vous assurer la culture générale de l'esprit sans laquelle on n'exerce ni la profession d'homme, ni de l'influence sur l'ensemble des classes de notre société contemporaine outrageusement spécialisées.

Pour vous assimiler ainsi une science et une méthode scientifique, pour vous donner au moins quelques lueurs sur l'objet propre de toutes les sciences cultivées autour de vous et sur les principales questions qui s'y agitent, vous disposez, Messieurs, de quatre ou cinq années. Hélas! de ces années, la moitié exactement se perd pour l'étude, en vacances, en jours de fête, en voyages hebdomadaires; et de l'autre moitié, quelle est la fraction qui est vraiment consacrée à l'étude? Il faut bien avouer qu'il est des étudiants universitaires, et ils ne sont pas rares, qui ne consacrent pas le quart de leur vie d'étudiant à la pratique de leur devoir professionnel. La profession d'étudiant est une profession souvent sabotée.

Après l'examen de conscience que nous venons de faire, vous réfléchirez, Messieurs, sur vos responsabilités, pour secouer votre négligence, si vous êtes de la masse, pour éclairer votre zèle, si vous êtes de l'élite. Que ce soir chacun d'entre vous médite devant Dieu sur son devoir d'aujourd'hui, et, par l'intercession de la Patronne céleste de l'Université que nous venons d'invoquer tous ensemble et qu'il vous faut invoquer tous les jours, sollicite l'aide d'en haut pour l'exécution du bon propos qui conclura cette méditation!

MESSEURS LES PROFESSEURS,
MESSIEURS LES ETUDIANTS,

Sous les auspices de la *Sedes Sapientiae*, notre Reine couronnée, au nom de NN. SS. les Evêques de Belgique, je déclare ouverte l'année académique 1928-1929.

PAULIN LADEUZE,
Recteur magnifique de l'Université catholique de Louvain

Le problème allemand

Essai de politique critique⁽¹⁾

Le pacifisme allemand

Pour l'extérieur, les « gauches » préconisent la politique d'entente et le développement des relations avec les autres États par des voies pacifiques. La première conséquence qui en découlait concernait l'exécution des clauses du Traité de Versailles. Il faut reconnaître à cette politique l'immense mérite de s'être déclarée en faveur de l'exécution des clauses d'un traité, que tous ceux qui n'écoulaient que leur ressentiment dénonçaient comme arbitraire, injuste, inapplicable et absurde. « Soit, dirent les tenants de « l'exécution », soumettons-nous à l'expérience, quitte à prouver par l'absurde qu'elle est sans issue. Nous n'avons d'ailleurs pas d'autres moyens : la violence nous est interdite à cause de notre faiblesse, la résistance que nous avons opposée jusqu'ici s'est révélée agitation stérile. Faisons œuvre de raison et de bonne volonté. »

(1) Voir *La revue catholique* du 12 octobre 1928.

La première pierre de cet édifice, dont la construction devait s'avérer dans la suite si fructueuse et si sensée, fut posée à Londres le 16 août 1924. Ses architectes purent dès lors s'attacher à l'édification d'étages nouveaux. Il s'agissait de reprendre des relations normales, bien plus, d'établir une collaboration confiante et pour ainsi dire amicale entre les ennemis d'hier. Locarno (16 octobre 1925), l'entrée dans la S. D. N. (10 septembre 1926), en marqueront les étapes les plus saillantes. Que l'on mesure ce que cette entreprise suppose d'abnégation de tout orgueil patriotique et de claire raison, inaugurée comme elle le fut par les vaincus impuissants et exaspérés. Que l'on réfléchisse un instant à l'amertume que la défaite a accumulée dans d'autres pays, à la révolte, à la haine qu'elle aurait pu faire naître dans d'autres peuples, pour apprécier à sa valeur le mérite du pacifisme allemand. Certes aujourd'hui que ses fruits commencent à mûrir, on voit avec plus d'évidence l'étendue de ses bienfaits. L'Allemagne, isolée par la guerre et la défaite, ne pouvait plus pratiquer la politique des alliances et des contrepois qui avait été une des causes dirigeantes du cataclysme de 1914. Le sigillare d'associations qu'elle conclut avec l'union des Soviets à Rapallo et à Berlin ne peut avoir de portée pratique bien considérable si ce n'est pour tenir en lisière la Pologne, car les deux États ont des structures et des intérêts extérieurs trop différents. La Russie est, aux mains de Berlin, un épouvantail mais qui est aussi effrayant pour le pays lui-même que pour ses rivaux. On comprend alors à quel point le système d'association d'États, réalisé dans la S. D. N., convenait à l'Allemagne. Elle signifiait la fin de son isolement, de son bannissement, de la réprobation qui la couvrait, l'admission à titre de pair, dans l'assemblée des peuples, avec la possibilité d'y faire valoir son influence dans le cadre des statuts. Privée de forces et d'alliances, l'Allemagne s'est tout de suite déclarée partisan radical de l'esprit de la Société; elle est à l'aise pour en appeler constamment à la légalité contre les abus du pouvoir de fait et pour défendre les principes de cet agora égalitaire, contre ceux qui voudraient y introduire leurs combinaisons et leurs groupements particuliers.

Qu'est-ce donc le pacifisme allemand? Il a de lointaines origines plongeant dans l'avant-guerre, lorsque quelques isolés clairvoyants clamaient les méfaits du militarisme impérial. Le professeur Quidde, le dernier lauréat du prix Nobel pour la paix, est un représentant très typique de cette période légendaire. Il a raconté ses déboires et ses péripéties dans la dernière édition de son célèbre pamphlet *Caligula*. Le mouvement se développa pendant la guerre et avec quel péril! Une publication récente : *Der Kampf der Deutschen Liga für Menschenrechte für den Weltfrieden 1914-1927* a narré ses efforts. Ce fut la défaite qui l'imposa avec violence à la conscience populaire. Depuis trop longtemps la souffrance de la guerre était excessive. Son inutilité, sa stérilité, foncière, l'amas des ruines matérielles et les haines nationales apparentes tout à coup au peuple déçu, sous une lumière brutale. Avec la même brutalité, il fit volte face subite. Les soldats arrachent les épaulettes des officiers et constituent des « conseils de régiment ». A Kiel, à Munich, à Berlin la population se soulève. Aussi grandes avaient été son illusion et son ardeur, aussi profondes furent sa révolte et son dégoût. Il est permis de dire qu'il n'est pas un pays où l'horreur de la guerre soit aussi générale parmi les plus larges couches de la population, où sa répudiation soit aussi énergique. Dans les assemblées populaires, dans les théâtres, dans les salles de cinémas, on peut entendre les déclarations les plus violentes, on peut voir les spectacles les plus crus, destinés à bafouer la guerre, sans recueillir autre chose que des

applaudissements. Le spectateur étranger s'imagine parfois l'effet de ces représentations dans son pays et réfléchit. Les adversaires les plus sûrs et les plus efficaces du militarisme allemand, c'est à l'intérieur du pays même qu'on les trouvera. Le parti militaire se plaint à tout moment d'être dénoncé, contrecarré par ses propres compatriotes et il se lamente de ce qu'une pareille « abjection » ne soit possible qu'en Allemagne. Certains parquets essaient de jouer de la « haute trahison » ; c'est en vain : il se trouve toujours des Allemands pour signaler les camouflages et les infractions au désarmement. Singulière passion, qu'on ne retrouverait nulle part ailleurs, pour l'ordre international et le pacifisme moderne. Pour l'Allemand le plus modéré, la guerre est une entreprise qui a fait faillite : il faut l'enterrer. Il est caractéristique que les plus exaltés ne parlent jamais de « revanche ». Ils veulent le relèvement matériel, la réhabilitation morale de leur pays ; ils ne parlent jamais de recommencer la guerre sanglante.

Cette rigueur conséquente, ce besoin de faire retour sur soi-même, de clamer sa conversion, d'expié ses fautes, n'est pas le fait de la masse populaire seulement ; quelques chefs de file lui donnent l'exemple le plus décidé ; d'anciens lutteurs comme Hellmuth von Gerlach, des idéalistes radicaux comme le professeur Förster, qui est couramment appelé traître par ses adversaires, les généraux von Schoinach et von Deimling, qui se sont faits les apôtres du désarmement. Qu'on imagine, dans d'autres pays, chez nous, par exemple, un général d'une armée vaincue prêchant le renoncement aux méthodes belliqueuses ! Quel *tolle d'injures* faciles ? Qu'on se représente l'effet des mémoires d'un ancien ambassadeur comme le prince Lichnowsky, ou d'un maréchal de la Cour, comme le comte von Zedlitz ! Et n'oublions pas les morts, les hommes politiques assassinés pour le seul crime d'avoir cru que le salut de leur pays était dans l'accomplissement inévitable des injonctions du vainqueur : Erzberger, Rathenau, tombés sous les balles des fanatiques. Et combien d'autres tombés d'ailleurs dans l'un et l'autre camp ! Les statistiques ont établi qu'il y avait eu plus de trois cents assassinats politiques depuis l'armistice : indice de la violence des passions qui ne voit d'apaisement à son délire et de satisfaction à sa haine que dans le sang de l'adversaire.

Valeur de l'ordre nouveau

Les démocrates de l'intérieur, les pacifistes internationaux ont donc des adversaires violents ; certes et c'est un des traits les plus saillants — en même temps qu'une des faiblesses les plus prononcées — de l'Allemagne d'aujourd'hui, divisée par ce dualisme. Etant admis que la participation plus active du peuple à l'exercice du pouvoir sous la direction de chefs qui répudient le recours à la guerre est un gage de paix, quelle assurance pouvons-nous tirer de cette garantie ? Quelle chance de succès offre-t-elle ? N'existe-t-il pas un mouvement réactionnaire, un grand parti conservateur et traditionaliste, des associations secrètes et puissantes, de larges couches de population qui aspirent au retour du passé, une armature sociale, financière et administrative, qui défend son hégémonie de caste ? N'y a-t-il pas enfin, tant d'orgueil meurtri, d'ambitions inassouvies, de rancunes ulcérées, de vengeance qui attend son heure ? Certes. Mais il faut remarquer aussitôt que cet esprit relève d'habitudes mentales, d'attitudes morales qui toutes sont du passé ; que ces manifestations sont le contre-coup d'événements inouïs, d'une catastrophe sans précédent qui, sous l'empire du désespoir ou de la misère, poussait aux plus extrêmes révoltes. Et alors, tenant compte du désarroi des disciplines traditionnelles, du déchainement brutal du tempérament germanique, il y a plutôt lieu de s'étonner que ce peuple ait apporté en somme une patience aussi inépuisable, une raison aussi résignée dans ses malheurs. Car la démocratie n'a vraiment

pas eu de chance. Elle a dû endosser toutes les conséquences de la défaite : l'humiliation au dehors, la ruine au dedans. Ses adversaires ont eu beau jeu d'exploiter les rancunes, les révoltes, les désespoirs, les coups de folie. Les succès de la réaction ne sont que trop explicables : ils suivent le rythme des épreuves de la nation ; les coups de force des extrémistes, les succès parlementaire des nationalistes atteignent leur plus grande intensité, leur point culminant lorsque la misère est à son comble et l'oppression extérieure la plus violente. Mais précisément aujourd'hui que la prospérité renaît, que l'étreinte des vainqueurs se détend, la réaction perd son excitant et le nouveau régime s'établit et s'ancre. Après avoir connu une phase critique, après avoir passé par une période âprement combative, il entre insensiblement dans le domaine des choses définitivement établies. Les plaies se cicatrisent, les amertumes se dissolvent. Les fidélités anciennes égarent l'objet de leur culte. De nouvelles classes sociales arrivent au pouvoir et à la richesse. Il ne faut pas compter sur un retour chez un peuple dont l'esprit est si nettement progressiste. Le passé est aboli : dans la souffrance, la misère, le sang et le ridicule (Guillaume II).

Mais la question est alors de savoir si l'élan nouveau ne reprendra pas les mêmes chemins qui l'ont conduit à la débacle en entraînant l'Europe avec lui ? La démocratie allemande nous donne la réponse. La rigueur de ses principes, la combativité de ses méthodes, son succès auprès de la masse et de toute la partie la plus progressive de l'intelligence allemande nous sont des garants de la solidité de l'ordre nouveau. De même, la politique extérieure allemande s'est assigné une série d'objectifs, parfaitement précis, patiemment échelonnés et opiniâtement poursuivis : l'évacuation des territoires occupés, la révision du plan Dawes, le rattachement de l'Autriche, l'absolution de la responsabilité de la guerre, la rectification des frontières polonaises, la restitution d'un domaine colonial. Mais l'on peut affirmer que jamais les dirigeants responsables de l'Allemagne n'ont imaginé prendre les armes pour les réaliser et que, dans l'avenir, ils voient assez de circonstances propices qui leur permettront de jouer leurs cartes sans manifestation belliqueuse. L'Allemagne ne fait pas machine arrière, elle va résolument de l'avant. Sa vitalité, son ambition, sa destinée même nous assurent de son relèvement, de sa volonté de se remettre en tête. Mais précisément, l'expérience et les principes de ses nouveaux dirigeants, leur pacifisme éprouvé et rationnel donnent la meilleure garantie que l'ascension de l'Allemagne n'aura plus ce terme de sauvagerie destructive où son délire l'a entraînée, mais qu'elle se trouvera une place, considérable certes, mais calculée, dans le cadre de l'Europe de demain pacifiée et organisée (1).

Stresemann

Cette politique de ralliement à l'état nouveau (*Bekanntnis*), d'accomplissement des Traités (*Erfüllung*), d'entente avec les autres peuples (*Verständigung*), est aujourd'hui incorporée dans un homme, qui en est la représentation et le symbole aux yeux de l'étranger : Gustav Stresemann. Non pas, comme nous l'avons vu, qu'il ait eu le mérite de l'inventer, mais il a eu l'habileté et même le courage, de l'imposer d'une manière définitive dans la conduite du gouvernement et d'y rallier l'assentiment de tout le peuple. A vrai dire, si M. Stresemann est aussi populaire en Allemagne qu'à l'extérieur, s'il fait figure de part et d'autre de prota-

(1) Cette étude était écrite avant que les élections allemandes du 20 mai ne viussent donner à certaines de ces thèses et à certaines de ces anticipations des arguments et une confirmation dont l'auteur aurait droit de se réjouir, mais qu'il estime trop faciles et partant méprisables. Il ne veut retenir de l'événement du 20 mai que le bénéfice de l'actualité qu'il confère à ses propos et de l'impression qu'il peut produire sur les esprits inattentifs. Pour l'esprit qui observe, il range ce fait dans la série des autres phénomènes qu'il s'efforce d'élucider en vue de la compréhension réciproque.

goniste d'une politique hardie, féconde, nécessaire, ce n'est pas tout à fait pour les mêmes raisons. A l'étranger, il est l'homme de la paix, de l'entente, de la concorde. A l'intérieur, l'ouvrier du relèvement de son pays à son rang européen, l'artisan de la grandeur de ses nouvelles destinées. Cette dualité pourrait paraître inquiétante parce qu'elle reposerait sur un malentendu. En réalité, elle prouve simplement que la politique nécessaire de rapports, menée par M. Stresemann, doit avoir nécessairement aussi ces deux faces. A l'intérieur une ascension parce que l'on ne peut imaginer qu'une politique d'abdication soit l'idéal volontaire et permanent d'un peuple, à l'extérieur un apaisement, un aplanissement des voies, parce qu'on ne peut concevoir que deux nations restent perpétuellement en guerre. Que ces deux aspects puissent se concilier, se combiner même pour donner une formule acceptable, voilà le phénomène nouveau, audacieux, réconfortant. D'avoir réalisé, fait admettre cette fusion, est l'œuvre du génie — ou du bonheur — de Stresemann. A l'intérieur, ses dons d'orateur, sa pensée merveilleusement vive, complexe, abondante l'ont servi dans son œuvre de persuasion, de conversion. A l'étranger, sa manière brutale, un peu ergoteuse, son physique même, qui lui donnaient un air si indéniablement typique du caractère national allemand, joint à une conviction massive, n'ont plus permis de douter de l'authenticité et du crédit de ce message de la paix germanique. Janus à deux visages comme sa politique — mais à une seule et forte tête — Stresemann séduit donc ses compatriotes par le miroitement de dons qui leur sont rares et l'étranger par son aspect et son caractère spécifiquement allemands.

Il faut dire aussi que la chance et son habileté à la saisir, l'ont bien servi. Il a pris le pouvoir à un moment où toutes les autres manœuvres, même les plus excessives avaient fait faillite et son expérience, portant d'ailleurs les fruits de son système, s'est accompagnée d'une résurrection telle de son pays que d'aucuns ont voulu la croire miraculeuse. Mais il reste à Stresemann d'avoir eu le génie politique d'apercevoir cette voie de salut et l'audace de l'imposer au moment le plus critique (21 août 1923). A l'heure actuelle cette politique est tellement liée à son nom, que l'on peut dire qu'il lui a associé toute sa fortune tandis qu'elle le tient dans sa logique. Stresemann est voué tout entier au service de la paix et la paix lui donne part à toutes ses faveurs.

La révolution économique.

La disparition des cadres anciens, la critique et la révision des valeurs acquises, l'établissement enfin d'un cadre nouveau, plus moderne et plus rationnel ne devaient pas s'exercer seulement à l'égard des problèmes fondamentaux du gouvernement intérieur et des relations avec l'étranger. Elles portèrent d'une manière aussi radicale sur la richesse du pays. L'avitilissement total de la monnaie allemande avec sa conséquence de la perte des capitaux sont des phénomènes trop connus pour devoir être développés ici. Qu'il soit dit en passant qu'ils entraînent la ruine de toute une classe de la population : officiers, fonctionnaires, rentiers, pensionnés, petits bourgeois et en général de tous ceux qui avaient, d'une manière quelconque, fait confiance à l'Etat et qui avaient intérêt à soutenir le régime. Il y a ici un cas d'application frappant de la « justice immanente ». Je n'ai touché un mot de ces phénomènes économiques que pour montrer que les Allemands ont révélé les mêmes traits de caractère, qu'ils ont appliqué les mêmes méthodes, en résolvant le problème angoissant de leurs finances. Cette solution comportait plusieurs pièces enchevêtrées : l'acceptation d'un plan de paiement pour les réparations, la soumission de leurs finances à un contrôle étranger, la création d'une nouvelle monnaie, la reconstitution du capital national, la remise en ordre

des finances publiques et des affaires privées. Tous les points du programme furent acceptés avec cette résignation à la puissance suprême de l'inévitable — ou même avec cette adhésion foncière à un ordre logique que nous avons déjà reconnues en d'autres circonstances — et exécutés avec cette rigueur impitoyable qui soumet presque mécaniquement l'Allemand aux injonctions de son plan préconçu. La liquidation de la monnaie ancienne, des avoirs immobiliers, des entreprises mal bâties, des intermédiaires parasites, se fit avec une rapidité régulière qui fait penser à l'action d'un concasseur de pierres. L'homme de fer qui préside à ce broyage formidable est le président de la Reichsbank : Hjalmar Schacht. C'est lui qui ouvre et ferme l'écluse aux crédits et qui d'après son appréciation de la stabilité de la monnaie ou de la santé de l'économie nationale, coupe impitoyablement les vivres aux imprudents et aux inutiles avec une brutalité qui provoque à chaque coup la catastrophe.

Une question vient ici aux lèvres : l'Allemagne paiera-t-elle ? Il faut décomposer l'interrogation. L'Allemagne peut-elle payer ? Réponse : une expérience se poursuit en ce moment qui arrivera à son terme lorsque les annuités normales du plan Dawes auront fait preuve que leur liquidation est possible. Mais le pays est très appauvri, les impôts sont lourds et les particuliers gênés. L'Allemagne veut-elle payer ? Elle l'a fait jusqu'aujourd'hui selon les règles d'un plan raisonnable et la suite relève, d'une part des possibilités financières, d'autre part des conditions générales de la politique que nous exposons ici.

Unitarisme-Fédéralisme.

D'autres conceptions schématiques hantent les cerveaux de l'Allemagne et les mettent en conflit avec les attachements traditionnels de leur passé. Dans les relations extérieures d'abord, l'internationalisme accentué de l'Allemand s'oppose à son repliement sur le culte exclusif de la patrie. On pourrait peut-être objecter que cette expansion mondiale n'est qu'une forme masquée de l'impérialisme germanique trop connu. Mais l'explication est trop sommaire et ne résiste pas au vaste courant d'imprégnation par l'étranger à l'intérieur et de désassimilation sous son influence à l'extérieur. Au point de vue de la fusion des races, l'Allemand se rapproche de l'Américain qui forge un type national en perpétuel devenir. A tous égards, les Etats-Unis sont ici proposés en exemple envié : par leur conception des affaires, par leur égalitarisme social, par leur absence de préjugés et d'embarras sentimentaux dans la politique. Tant par les formes frustes et géométriques de leur cerveau que par leur mégalomanie instinctive, les Allemands apparaissent comme l'élément organisateur, qui fera le premier place nette chez lui des préjugés et des partis pris et puis s'efforcera d'amalgamer, de souder, de maçonner les matériaux disparates des futurs Etats-Unis d'Europe.

En attendant, le même problème se pose à l'intérieur des frontières du Reich. L'organisation administrative du pays est encombrée des débris des souverainetés historiques qui ont morcelé le territoire. Le particularisme local, les traditions dynastiques, des différences de dialecte, de religion, de race s'opposent puissamment à toutes les tentatives de simplification et d'unification des rouages de la machine politique. L'effort séculaire de centralisation des peuples, achevé depuis longtemps en Occident, est encore en pleine évolution en Allemagne. Il ne faut pas oublier cette cause d'infériorité qui vient aggraver et compliquer les dissensions de parti. Les Allemands en souffrent beaucoup parce qu'elle les déchire entre leurs commodités ancestrales et leur passion d'un ordre rationnel. Contrairement à l'opinion commune, et malgré la face que le peuple s'impose parfois par discipline, les Allemands sont profondément divisés contre eux-mêmes.

Résorber ces divisions leur apparaît donc comme le premier devoir de l'heure et se résume dans le conflit *unitarisme-fédéralisme* qui met aux prises les démocrates et les réactionnaires. Ceux-ci veulent conserver la survivance des anciennes formes fédérales tant par attachement au passé que par le sentiment que leur disparition rendrait impossible le retour des dynasties locales et de l'ordre social qui s'y agglomère. Ceux-là au contraire pour la même raison renversée veulent effacer ces survivances, rendre à tout jamais impossible le retour de ces particularismes et fonder un état égalitaire qui obéisse plus sûrement aux directives centrales d'une tête foncièrement démocratisée.

Le souci de la rationalisation a passé du domaine de l'industrie privée à celui de l'organisation de l'Etat. Les Allemands sont occupés à y produire le même phénomène de concentration, de groupement qui permet une hiérarchie et un partage d'attributions plus judicieux, mais qui congestionne exagérément le cerveau de l'entreprise. L'Allemand, peuple où le sentiment social est plus instinctif que partout ailleurs, a une tendance à s'en remettre à la communauté du soin de multiples services qui dans d'autres nations sont laissés aux particuliers ou aux collectivités partielles. Instinct et système se rencontrent ici pour concourir à une expérience d'organisation de la communauté nationale qui la distingue et la met en avance d'autres nations plus individualistes, comme les pays anglo-saxons ou le nôtre.

Pour achever son unité ethnique, il faudrait que l'Allemagne pût s'adjoindre des peuples indépendants ou placés sous des souverainetés voisines. L'Allemagne qui a perdu beaucoup de sujets par suite du Traité de Versailles, s'est tout à coup découverte une vocation curieuse à la protection des minorités. Elle est entourée de groupements qui peuvent facilement, sous l'influence d'excitateurs chauvins, devenir des foyers d'agitation et des causes d'intervention ou du moins de troubles chez les voisins. Ils peuvent devenir aussi un trait d'union entre les deux peuples et il faut espérer que c'est cette conception qui prévaudra dans la solution du problème des minorités que l'on devra nécessairement trouver un jour, si l'on veut faire disparaître de l'Europe une cause d'empoisonnement permanent. Dans certains pays comme l'Esthonie et la Tchécoslovaquie, il semble qu'on ait trouvé le régime de paix. En Pologne et en Lithuanie la lutte reste vive. En Russie, en Roumanie, en Hongrie, les migrations sporadiques de la race ont laissé des îlots, qui peuvent devenir des bases d'opérations. L'Autriche tout entière est déjà annexée par le cœur. Le sort des Tyroliens du Haut-Adige est défendu avec plus de chaleur à Berlin qu'à Vienne. Le Danemark éprouve l'agrément d'avoir nationalisé quelques Allemands dans le Holstein. Et si théoriquement l'Allemagne a renoncé par traité à toutes visées sur les territoires d'Alsace-Lorraine et d'Eupen-Malmedy, certains milieux ne peuvent s'empêcher de s'occuper de leurs affaires avec un intérêt trop vif et une mauvaise humeur trop évidente.

Confiance dans la nouvelle Allemagne

Tout compte fait, et dans la mesure où il est possible de mettre de l'ordre dans un chaos, — car le génie multiple, divisé, contradictoire de l'Allemand, son caractère en pleine évolution, en refonte constante et tendu vers l'avenir, peuvent donner l'impression que ce peuple bout dans une marmite de sabbat — faisant donc les dépôts nécessaires, il faut reconnaître que l'opinion allemande est une des plus accessibles au langage de la raison, et des plus promptes à donner son assentiment à un ordre déterminé.

Cette conclusion audacieuse, je la tire de la considération de l'esprit du peuple et de sa conduite depuis la guerre. Je n'ignore

pas tout ce que l'on dira de sa résistance, de ses ruses, de sa mauvaise foi. Mais aussi comment l'a-t-on traité? Quelle idée s'est-on faite de lui? Par quels côtés, avec quel sens psychologique a-t-on voulu le prendre? Avec une juste reconnaissance de ce que le peuple — je parle du peuple — avait enduré? Avec une exacte appréciation de ses facultés et de ses ressources? Avec une connaissance mûrie de son histoire et de son caractère? Et cependant au sein de l'épreuve — menace extérieure, tentation interne — il a choisi la voie la plus raisonnable et la plus méritoire. L'y a-t-on secondé? A-t-on répondu à son effort loyal ou, le décourageant, a-t-on donné un argument à ses excitateurs et à ses mauvais bergers? Je constate que le peuple a répudié la guerre avec une énergie, je dirais : une haine, nulle part atteinte. Il a renversé, ruiné, dispersé les guides qui le conduisirent au précipice. Il a accepté de prendre presque tous les engagements internationaux qu'on lui a proposés et après bien des tâtonnements et des révoltes il les a observés lorsqu'il a cru apercevoir qu'ils s'enchaînaient dans une ordonnance nouvelle des rapports entre nations. Il a procédé de lui-même à la purification intérieure qu'exigeait sa conscience : concepts, attachements, tout a été révisé et selon les résultats de l'examen, remplacé. Car il fallait à son esprit un ordre nouveau, à sa sentimentalité, un objet d'adhésion enthousiaste. Ordre et foi, ce peuple est en train de les recréer de toutes pièces et de toutes ses forces. Mais il lui faut à tout prix que l'ordonnance soit aussi fouillée, aussi rationnelle qu'il se peut, que la croyance soit aussi large, aussi novatrice, radicale et logique qu'on puisse la concevoir. Dans ces deux directions, logique et grandeur, il est possible d'aiguiller les forces du pays; dans ces deux langues : raison et enthousiasme, il est possible de lui parler et de le convaincre. Mais d'abord, il importe de connaître et le sens de sa langue et le sens de sa marche. Il importe aussi de seconder chez lui les hommes de bonne volonté et d'abord en ne leur rendant pas la tâche impossible par des exigences blessantes qui révoltent la nation, ensuite en ne les compromettant pas sous le prétexte qu'ils servent les intérêts étrangers, enfin par des efforts suivis de prise de contact et de rapprochement. Nous avons un devoir envers la bonne volonté de la nouvelle Allemagne : celui de la seconder. C'est en même temps notre premier devoir envers nous-mêmes.

(A suivre)

POLITES

Où va la Société des Nations?

Depuis quelque temps on constate une recrudescence de nervosité en Europe. Les peuples recommencent à se méfier les uns des autres. Il y a de l'insécurité dans l'air. Des bruits d'armements ostensibles ou clandestins se font de nouveau entendre. Il est opportun de se demander où en est la Société des Nations et ce qu'on peut attendre d'elle.

La naissance de la Société des Nations résulte de la coïncidence d'une idéologie et d'une nécessité pratique. Et c'est bien ainsi que s'opère toute grande transformation politique et que toute grande idée arrive à se concrétiser dans les faits, à la condition toutefois que la nécessité soit durable et que l'idéologie contienne en elle-même un poids suffisant de réalisme pour n'être pas une utopie. L'idéologie qui inspire la S. D. N., c'est le pacifisme, non pas celui des pacifistes d'où rien de concret ne pourrait sortir, mais le pacifisme de la guerre, pour employer une expression qui n'a rien de paradoxal. La guerre, est-il besoin de le rappeler? avait été si générale, si longue et si cruelle, qu'on n'avait pu soutenir le moral

des combattants indistinctement, qu'en leur répétant sans cesse : « elle sera la dernière, vous devez vous battre pour qu'on ne se batte plus désormais, vous faire tuer pour assurer à nos descendants une paix définitive ». Pourquoi donc le pacifisme avait-il cessé d'apparaître comme une utopie pour devenir l'animat. ur d'une institution toute prête, et que sitôt la paix signée les nations réconciliées allaient se mettre à faire vivre? Parce qu'il venait s'harmoniser avec les nécessités économiques du monde moderne. Parce qu'aucun pays ne possédait assez de matières premières pour se suffire à soi-même.

Dès son point de départ, la Société des Nations a marché dans deux voies parallèles : l'une économique, technique, l'autre politique. De là deux esprits, deux méthodes contraires et dont le dualisme se fait constamment sentir depuis 1919. De 1919 à 1921, la Société des Nations s'est considérée elle-même, avant tout, comme une organisation technique. Les Etats-Unis avaient, au dernier moment, refusé d'y adhérer : on croyait alors que ce refus serait provisoire, on les attendait comme un convive en retard, et l'on ne voulait rien entreprendre d'important, c'est-à-dire de politique, sans eux. — Puis, sans les Etats-Unis, la Société des Nations restait avant tout européenne : or, le principal souci de l'Europe était sa reconstruction économique et financière. En outre, la Société des Nations se sentait faible, les gouvernements ne croyaient guère en elle, l'opinion politique se méfiait. C'est pourquoi ses dirigeants s'appliquèrent de reléguer au second plan la politique. Mais les Etats-Unis continuaient de se faire attendre. Les gouvernements ne faisaient point mine de ratifier les conventions économiques et financières qu'on leur avait soumises, et la Société était incapable de les y contraindre. Les pays riches en matières premières, comme les Dominions et l'Amérique latine, n'entendaient en aucune façon se laisser imposer au profit de l'Europe un système de répartition, qui aurait gêné leurs affaires. L'effort technique de la Société des Nations aboutissait à un échec : force était donc de revenir à la politique. C'est ce qu'on fit à partir de 1921 et l'on aboutit aux accords de Locarno. Ainsi évita-t-on la guerre, généralement par des compromis, parfois même en sacrifiant des principes.

Mais les accords de Locarno allaient déterminer dans la Ligue même une crise très grave : celle du Conseil. L'origine de cette crise n'était pas seulement dans une insuffisante préparation diplomatique; elle relevait du fait que les puissances considéraient de plus en plus le Conseil comme leur organe propre. Aujourd'hui plus que jamais, la Société des Nations est une institution gouvernementale. On n'entend plus, dans les délégations à l'Assemblée, de ces voix indépendantes qui osaient parler même contre leur gouvernement; les délégués en reçoivent des instructions précises, et doivent s'y tenir comme des négociateurs. Les gouvernements se mettent à intervenir quand il s'agit de nommer le personnel du secrétariat. En un mot, l'esprit national prend le pas sur l'esprit international. Cette tendance s'est beaucoup accentuée depuis l'admission de l'Allemagne qui est entrée par la grande porte dans la Société des Nations avec des buts politiques précis.

Quel sera l'avenir de la Société des Nations? Il ne faut être ni trop optimiste, ni trop pessimiste. Nous avons toujours dit que les pires ennemis de la Ligue, c'étaient ses « zelanti » et ses fanatiques. Il faut reconnaître que la fondation même de la Ligue était pour les pacifistes et les internationalistes un succès qu'avant la guerre ils n'auraient point osé espérer. Mais ce succès a commencé par les griser. Ils ont cru à l'âge d'or et, ce qui est beaucoup plus dangereux, ils ont largement propagé cette croyance. Or, c'est être coupable envers les peuples que d'interposer des illusions entre eux et la réalité. Et voici que cette réalité là cesse maintenant de décevoir les utopistes. Ils s'impatientent, ils s'agitent, ils grondent, car ce sont des gens pressés qui veulent aller plus vite que le temps

et la nature. Ils créent ainsi autour d'eux la désillusion, le mécontentement et la lassitude, ce qui est matière inflammable à révoltes et conflits.

La Société des Nations elle-même risque d'être un jour la victime des utopistes. Ce sont eux qui lui ont imposé de résoudre un problème insoluble, le désarmement. Il faut être singulièrement utopiste, en effet, pour s'imaginer que pour avoir la paix, le meilleur moyen est de commencer par supprimer les armées et les flottes. Idée anglo-saxonne, puritaine dans son origine; idée d'esprits simples qui vont tout de suite à l'absolu, et qui, sentimentaux et pratiques à la fois, comme des commerçants Quakers, veulent passer tout de suite de l'utopie à la réalisation, sans que le raisonnement, la critique et la psychologie interviennent. Ainsi compris, le désarmement, c'est la quadrature du cercle. Il ne peut aboutir qu'à des échecs et ces échecs à leur tour ne peuvent que renforcer l'idée de la guerre inévitable. Le projet Kellog semble avoir pris une autre route, mais cette initiative n'appartient pas à proprement parler à la Société des Nations.

N'est-ce donc pas rendre à la Société des Nations un mauvais service, le plus mauvais de tous, en vérité, que de lui imposer la solution du désarmement dans cet esprit et selon ces méthodes? Le désarmement sera le dernier résultat, le résultat naturel de la paix. Mais la paix elle-même n'est que le résultat et la récompense d'un ordre, d'un ordre qu'il sera peut-être nécessaire d'établir par des contraintes. Et puis cette frayeur qu'on a de la force a quelque chose de malsain et de peu viril. Un Etat qui ne se sent pas fort n'aura jamais, ne répandra jamais autour de lui la sécurité. Diminuer les armements, oui certes, et ils le sont déjà, mais ne jamais les diminuer au point où une nation se sentirait dans l'insécurité. Car l'insécurité crée la méfiance, et la méfiance engendre les conflits.

Le désarmement est avant tout une question morale, et c'est aux forces morales d'y travailler. Toutes n'en sont point capables également. Le socialisme, par exemple, est un obstacle aux armements militaires; en revanche, il leur substitue la lutte des classes qui est la guerre civile généralisée. Les intellectuels peuvent apprendre aux peuples à se connaître, à se comprendre, parfois même à s'aimer; mais ils sont bien souvent les propagateurs de systèmes dangereux, d'idées fausses, de préjugés, d'observations inexactes; plus qu'aucune autre catégorie d'hommes, ils ont besoin d'une ferme discipline. En définitive, le dernier recours est aux forces religieuses. Rien n'est possible aujourd'hui, sans la première, la plus cohérente, la plus puissante de ces forces, celle qui connaît le mieux le cœur des hommes et les besoins des peuples, et qui sait le mieux les conditions fondamentales de la paix : l'Eglise catholique.

Inévitablement à la longue, la Société des Nations, après avoir essayé toutes les forces, toutes les opinions, sera obligée de faire appel d'une manière ou d'une autre, à celle des religions et par conséquent de l'Eglise. Car elle sera toujours incapable, à elle seule ou même avec l'appui des gouvernements, de résoudre, s'il peut l'être ici-bas, le problème de la paix et de la sécurité. Cependant, malgré tous les échecs passés ou futurs, elle ne cessera de travailler à le résoudre. C'est pourquoi elle durera, parce que le monde actuel a besoin d'un centre qui régularise les rapports internationaux, parce que la Société des Nations représente tout de même une méthode : le rapprochement par le contact et la collaboration. « Il faut, dit Joseph de Maistre, que l'homme agisse comme s'il pouvait tout et se résigne comme s'il ne pouvait rien! » Cette parole du grand voisin de Genève, je la propose comme devise à la Société des Nations.

GONZAGUE DE REYNOLD,
Professeur à l'Université de Berne.
Membre suisse à la Commission de Coopération
Intellectuelle à la S. D. N.

Orfèvres⁽¹⁾

Aux Frères D...

Calix meus inebrians, quam praeclarus est!

Dans le bronze, dans l'argent et dans l'or,
Ils cisèlent
En chantant
Leur prière!
Oh! ce chant du marteau,
Oh! ce chant du métal,
Oh! ce chant de leurs lèvres,
Oh! ce chant de leurs cœurs!

Je vous aime, ouvriers de bel amour!
Et le métal que le feu a pétri,
Et votre beau métal où le feu a écrit
— Et votre main —
Votre chant,
— Et votre œuvre apprendra
A chanter
Jusqu'aux arrière-petits-enfants
De vos enfants!

* * *

— Allons, à la besogne,
Mes amis!
Et nous sommes douze, à l'atelier,
Déjà,
Et puis il faut vivre, aussi!
Les petits attendent,
Et l'épouse aimée,
De petites bouches attendent,
Toute une petite troupe heureuse.

— Les aînés savent déjà bien leurs prières,
Rien n'est beau
Comme un petit enfant en prière.
Quelle lumière
Sur ce tout petit front si pur,
Et sur ces toutes petites mains
Gentiment jointes!
Rien n'est plus grand
Qu'un petit enfant en prière.
Rien n'est grand
Comme un homme en prière
Pareil à ce petit enfant.
Rien n'est plus beau que cet homme,
Même quand il est laid,
Même quand il paraît n'être rien;
Et Gabuchet le sait bien
Qui attrappa le Curé d'Ars!
— Allons, mes amis, au travail
Au bon travail aimé
Comme Joseph-le-Charpentier.
Il faut bien que chacun soit à sa tâche,
Et vive Dieu!

* * *

Et voici des houlettes et des croix
Pastorales,
Des burettes et des aiguères,
Et des lampes de sanctuaire,
Qui, nuit et jour,
Adoreront l'Hostie.
Voici pour entourer les ossements
Des Saints,

De royaux reliquaires;
Ici, celui qu'offrit à notre preux Albert
Notre grand Cardinal;
Voyez tous ces symboles :
Des Anges et des aigles et des colombes;
Le chêne et le laurier et le froment;
La rose, le lys, le cèdre et l'olivier,
Toutes les créatures
Qui chantent leur partie
Dans le grand cantique de la vie.
Voici des ostensoirs,
Tels que les eût aimés Sainte Claire
D'Assise;
Et des ciboires,
Huches divines
De Celui dont nos lèvres
Sont même indignes de prononcer
Le Nom,
Et qui est notre Pain
Quotidien;
— Pour ceux qui veulent bien de Lui,
De ce Très-Pauvre
Qui désire d'un si grand désir
Manger avec nous cette Pâque.
Et voici des calices
Pour le Sang du Bon Dieu,
Pour le Sang qui fait nouvelles
Toutes choses,
— Resurrexit sicut dixit,
Alleluia!
— Oh! le calice qu'il aime,
Jésus,
La corolle qu'elle aime,
Cette divine Abeille
Qui dans toutes ces fleurs
Ne cherche que l'amour,
— L'amour seul est fécond,
Et ce n'est que l'amour
Que féconde l'Amour —
Le calice qu'elle chérit,
Le calice vivant de sa prédilection,
C'est
Cette fleur de pourpre.
En nous,
Le calice Enivré
De notre cœur.

— Oh! la corolle ardente de la Rose mystique,
Le Calice
Aimé plus que tout!
— Pléine de grâce,
Marie,
Je vous salue!

DOM A.-M. ACHARD, O. S. B.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (20, 17, 12, 11 ou 10 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la Revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

(1) D'un poème *Chanteurs de Dieu*, à paraître en novembre chez Vromant, à Bruxelles, avec des bois de Pierre Nisot.

Le Centre International d'Études sur le Fascisme à Lausanne⁽¹⁾

Pour nous rendre compte des pièges que l'étude de l'histoire politique contemporaine nous tend, nous n'avons qu'à regarder en arrière et à constater les faiblesses de ceux qui nous ont précédés. En écrivant l'histoire de leur temps, les auteurs ont été le plus souvent influencés par des préjugés religieux, nationaux ou politiques.

Les historiens du XVI^e siècle, pour ne citer qu'un exemple, nous ont fait rencontrer un Luther sympathique, jovial et pieux, à côté d'un Luther orgueilleux, charnel et aimant la bonne chère. Ils nous ont présenté un Calvin consciencieux, savant et sobre, à côté d'un Calvin cruel, autoritaire et rancunier.

En est-il autrement de notre temps? Pensez aux hommes qui jouent un rôle dans la vie politique actuelle. Lisez ce que nos contemporains disent d'eux et vous constaterez que les deux Luther et les deux Calvin ont trouvé des successeurs.

Pour reconstituer la vraie figure des hommes d'un autre siècle, nous avons recours à la méthode critique. Serait-il impossible d'appliquer cette même méthode à l'étude des hommes et des mouvements politiques de notre temps? — Impossible, non; difficile, oui.

La plus grande des difficultés que nous rencontrons est bien la quasi-impossibilité de nous rendre compte de tout ce qui se publie actuellement en matière politique. Si jamais il y a lieu de dire que les arbres cachent la forêt, c'est bien ici. Pour ne citer qu'un exemple: rien que sur le fascisme il existe déjà plus de 5.000 livres et je n'ose m'aventurer à une évaluation du nombre des articles de revues consacrés à ce mouvement.

Comment s'orienter, comment choisir dans ce flot de livres et d'articles que chaque jour la presse déverse sur le monde?

Devant la difficulté de cette tâche, on se décourage la plupart du temps, et on se borne à ne lire que quelques livres d'auteurs connus ou quelques publications de spécialistes. Mais cela suffit-il? Chacun de nous n'a-t-il pas connaissance de certaine monographie, essai ou étude dont la matière est souvent bien plus précieuse que celle de maint gros volume?

Pour nous aventurer dans ce labyrinthe, il serait nécessaire avant tout de créer un appareil enregistreur destiné à débayer le terrain, à classer, à analyser tout ce qui paraît sur un régime politique déterminé.

Puis, il faudrait créer une publication périodique dans laquelle on donnerait la parole aux personnes les mieux placées pour expliquer au public les réalisations de ce même régime politique.

Enfin, on devrait disposer d'un office de renseignements, où l'on pourrait se documenter sur des questions de détail, qui n'aurait trouvé leur place ni dans l'appareil enregistreur, ni dans la publication périodique.

Qu'il me soit permis de vous exposer de quelle manière j'ai tâché de réaliser ces trois desiderata pour ce qui concerne un des mouvements politiques contemporains, en créant à Lausanne le *Centre international d'Études sur le Fascisme*.

La tâche la plus importante et la plus pressante était la création de cet appareil enregistreur dont je vous ai parlé. Nous l'avons réalisé sous la forme d'un catalogue bibliographique et analytique sur fiches où figurent tous les livres et les articles qui de près ou de loin touchent au fascisme. Pour ne pas le surcharger inutilement, nous en écartons les livres qui n'offrent aucun intérêt sérieux, comme les ouvrages de propagande insuffisamment documentés ou les attaques sans preuves à l'appui. Nous négligeons aussi les articles de revue de peu d'intérêt. À part cela tout ce qui paraît sur cette question est étudié, analysé et annoté par nous. Sur chaque ouvrage nous faisons imprimer une fiche bibliographique mentionnant le nom de l'auteur, le titre de l'ouvrage, l'adresse de l'éditeur, l'année de publication, le nombre de pages et le prix du livre. Au bas de la fiche nous indiquons en quelques lignes le contenu

de l'ouvrage et, s'il y a lieu, le point de vue ou la tendance de l'auteur. La collection complète de ces fiches bibliographiques permet donc à nos abonnés de se tenir au courant et d'avoir un bref aperçu de tout ce qui paraît et a paru sur cette question.

Mais ceci ne nous a pas semblé suffisant, car s'il est intéressant d'être tenu au courant de ce qui se publie ou de connaître le contenu d'un ouvrage dont on a entendu parler, il est encore bien plus intéressant de se rendre compte de tout ce qui a été publié sur un sujet donné. À cet effet nous avons classé tout ce qui se rapporte à notre étude en seize catégories qui se subdivisent, à leur tour, en divers groupes.

Je vous disais tout à l'heure que toutes les publications ayant trait au fascisme sont lues, analysées et annotées. Se servant de ces analyses et de ces annotations, mes collaborateurs dressent la liste des sujets traités et résumant en quelques lignes la façon dont le sujet a été exposé par l'auteur, le contenu de la publication et, s'il y a lieu, la conclusion de l'auteur. Ces listes me sont remises chaque matin et je discute alors en présence de tous les rédacteurs le texte des fiches qu'ils me proposent. Ceci a pour but de vérifier l'exactitude des résumés, d'éviter tout ce qui risquerait d'être l'expression de l'opinion personnelle des rédacteurs et de les habituer tous à une rédaction uniforme.

Lorsque le texte d'une fiche a été ainsi arrêté, on le complète en ajoutant le titre de la publication à laquelle elle se rapporte, ainsi que l'indication des pages où se trouve traitée la matière dont il est question. Puis on détermine la division sous laquelle la fiche doit être classée.

En ayant donc toutes les fiches d'une division quelconque devant soi, on embrasse en un coup d'œil tout ce qui a été publié sur une personne ou un sujet donné. À côté d'une appréciation, on trouvera la critique d'un partisan ou l'attaque d'un adversaire. On est ainsi en mesure de choisir toute la documentation nécessaire à l'étude d'un sujet déterminé et de s'entourer de toutes les garanties exigées par la méthode critique. Ainsi on ne se laissera pas facilement influencer par un éloge exagéré ou par une critique trop véhémement ou mal fondée, puisqu'en même temps on pourra prendre connaissance des opinions adverses. Ces fiches sont donc un guide inappréciable dans le labyrinthe des publications multiples et très inégales de valeur qui ne cessent d'être offertes au public.

Cependant si ces fiches permettent au lecteur de se faire une opinion sur les tendances d'un auteur, elles ne lui permettent pas de trouver toujours la réponse à certaines questions de détail. Même en consultant les ouvrages indiqués, il y a nécessairement des questions qui restent sans réponse, soit que l'auteur n'ait pas épuisé son sujet, soit qu'il y ait eu des changements depuis la publication de l'ouvrage.

Pour remédier à cela nous mettons à la disposition de nos abonnés un service de renseignements qui s'efforce de répondre, en citant ses sources, à toutes les questions auxquelles les fiches n'apportent pas de solution. Le temps nous a manqué jusqu'ici pour donner à cette partie de nos travaux le développement qu'elle mérite, mais les résultats déjà obtenus ont prouvé son utilité.

Enfin, nous publions un annuaire dans lequel nous donnons la parole à des personnes particulièrement bien placées pour expliquer des questions dont l'intérêt est général, ou sur lesquelles nous avons reçu plusieurs demandes de renseignements (1).

H. DE VRIES DE HECKELINGEN,
Ancien professeur à l'Université de Nimègue,
Président du Conseil
du Centre international d'Études sur le Fascisme.

(1) Le premier annuaire vient de paraître chez Social Editions, avenue des Arts, 3, Bruxelles (prix : 35 francs belges).

(1) Communication faite au Congrès international des Sciences historiques à Oslo, le 14 août 1928.

Les timbres d'Orval⁽¹⁾

Le courrier vous poursuit en voyage. Première impression fastidieuse. Quelques timbres extraordinaires retiennent le regard. Ils vous font rêver avant d'ouvrir les enveloppes. Ces vignettes évoquent un passé prestigieux et annoncent un avenir magnifique.

Retour des choses bien remarquable : les bureaux de postes du royaume de Belgique perçoivent une taxe, volontaire, il est vrai, pour l'abbaye d'Orval, qui percevait jadis des dîmes et impositions de toutes sortes et recevait de riches donations avec l'appui et sous la sauvegarde des comtes de Chiny, des rois de France ou des empereurs d'Allemagne.

Retour des choses... et changement des mœurs. Comparez le Père Prier qui négocia l'affaire des timbres avec le ministre Lippens et qui organisa au théâtre de la Monnaie la splendide représentation des Fastes belges, avec ces abbés imposants dont le souvenir plane encore sur les ruines et sur la forêt, avec cet abbé de Montgaillard, par exemple, qui fut imposé à l'abbaye par les archiducs Albert et Isabelle et qui s'y présenta précédé d'une telle réputation d'austérité que la communauté cistercienne, dont la ferveur s'était quelque peu relâchée, s'opposa par la force à son entrée dans les murs d'Orval. Mais que pouvait-on contre une élection régulière et légitime et contre l'autorité des Princes? Bernard de Montgaillard fut installé. Il commenta dans son discours d'installation le texte évangélique : *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos*; il gagna rapidement l'admiration sympathique de ses moines, il se construisit un ermitage qui dominait l'abbaye et de là domina effectivement sur le peuple de religieux dont lui incombait la charge et la responsabilité. Orval fut très prospère sous son gouvernement. Sa mémoire est restée une des plus vivantes et des plus glorieuses des Annales de l'Abbaye. Son nom est inscrit parmi les bienheureux au Nécrologe cistercien; il nous apparaît auréolé de grandeur et d'austérité, hiératique, distant, inaccessible. Le Père Albert, celui qui sera sans doute le premier abbé d'Orval ressuscité, fait les honneurs des ruines et des premières reconstructions avec une bonne grâce et un sourire inlassables, il plaide dans les chaires, les tribunes réputées et dans les cercles de la meilleure société, la cause religieuse et patriotique de son abbaye renaissante, et son éloquence emporte souvent des convictions au moins inattendues.

Changement de mœurs, identité de l'esprit cistercien. C'est vraiment une résurrection d'Orval à laquelle nous assistons. La pérennité sur terre n'est nulle part aussi réelle ni aussi sensible que dans le domaine monastique. Et peut-être n'est-il pas de tradition monastique plus tenace que celle de Cîteaux.

Nous voudrions que les timbres d'Orval éveillent la curiosité des choses monastiques et de l'histoire cistercienne. Ce serait le meilleur résultat de l'initiative du Père Albert et de la condescendance de M. le ministre Lippens. L'autre résultat, le financier, n'est sans doute pas à dédaigner, il permettra la construction de l'église, dont les plans sont achevés et dont les matériaux, pour la plus grande part, sont à pied d'œuvre, car le nouveau monastère se reconstruit avec les ruines de l'ancien. On ne pouvait pas y mettre plus de continuité matérielle. Mais, encore une fois, le rayonnement de l'idée cistercienne dans notre société du XX^e siècle est d'une importance qu'il serait difficile d'exagérer. Ce rôle des monastères contemplatifs — être comme des flambeaux de l'humanité — ils le tiennent dans la mesure où ils ne sont pas ignorés ou méconnus.

Nous conseillons de lire sur la vie cistercienne et sur l'abbaye d'Orval trois livres dont l'objet, de plus en plus vaste, est délimité par trois cercles concentriques. D'abord, *l'Histoire de l'Abbaye d'Orval*, de l'abbé Tillières. Ensuite, *l'Histoire du Mouvement*

cistercien en Belgique, par le Père Canivez, de l'abbaye de Forges. Enfin, le volume de la collection Fayard, *Les Ordres religieux consacrés à la Trappe* et dont l'auteur est l'abbé du même monastère de Forges. L'ordre logique de ces lectures serait peut-être de commencer par ce dernier ouvrage.

Cîteaux, c'est l'Ordre et la Règle de saint Benoît pris à la lettre. L'histoire de Cîteaux, c'est l'histoire de la fidélité à la lettre et à l'esprit de l'institution bénédictine. Les luttes intérieures et extérieures des abbayes cisterciennes ont eu pour enjeu la perfection de cette fidélité surhumaine. D'autres branches bénédictines ont prospéré et prospèrent encore par l'adaptation de la lettre aux conditions nouvelles de la société. Cette adaptation n'est pas incompatible avec la fidélité spirituelle. Mais le sort et la nature de Cîteaux est de ne se maintenir et de ne se développer que par une ténacité plus rigoureuse et plus intégrale. Son esprit comporte l'inflexible fidélité à la lettre. Saint Bernard, fondateur de Cîteaux, s'est donné comme un réformateur, un réformateur littéral.

Au cours de la longue histoire de Cîteaux, bien des réformateurs ont été nécessaires, car l'inconstance humaine ne s'accorde qu'au prix d'un héroïsme continu à cette immutabilité pour ainsi dire absolue au sein de l'évolution universelle. Certains de ces réformateurs se risquèrent à toucher au texte constitutif, soit pour en retrancher soit pour y ajouter. Leur œuvre ne résista pas à l'épreuve du temps. Témoin le sort fait à la réforme de l'abbé de Rancé. Toutes les abbayes qui adoptèrent cette réforme ont bientôt laissé tomber tout ce qui les voulait plus cisterciennes que saint Bernard et plus bénédictines que saint Benoît.

Faut-il donc que cette règle bénédictine soit en même temps précise et réduite à l'essentiel pour qu'elle suffise, depuis plus de mille ans, sous tous les climats et sous tous les régimes, à gouverner une vie religieuse dont la ferveur a pu faiblir ou même tomber mais qui ne tarde jamais à se rallumer et à éclairer le monde d'un admirable éclat! C'est bien, nous semble-t-il, la caractéristique de Cîteaux, de porter très haut la perfection de la vie contemplative et d'en réduire l'organisation à sa plus simple expression et à ses lignes les plus essentielles, en sorte que toutes les évolutions de la société et même de l'Eglise n'y commandent pas de modification.

Un équilibre harmonieux d'occupations spirituelles et de travaux manuels permettant de supprimer les récréations et d'imposer le silence perpétuel, un régime alimentaire extrêmement frugal mais dont s'accommodent, grâce à la vie saine et régulière du monastère, les santés ordinaires, une discipline absolue et toujours agissante puisque le moine cistercien n'a pas de cellule et vit sans cesse en communauté, une monarchie juridiquement absolue et pratiquement tempérée par l'effusion de la charité, l'autonomie de chaque abbaye et son effort constant de se suffire à elle-même, tel est le cadre qui soutient la vie cistercienne et dans lequel on la voit s'épanouir avec une abondance et une magnificence toujours renouvelées. Cadre de vie, disons-nous. La règle et l'organisation ne sont que cela. Les maîtres cisterciens qui en ont prêché le respect jusqu'à l'héroïsme, ont pris grand soin de bien marquer leur place et leur importance, celles de moyens. La vie cistercienne essentielle, c'est la contemplation et la réparation, l'amour et la louange, et cette intimité stupéfiante avec le Christ dont parle l'auteur de *l'Imitation*. Cette vie n'est liée à aucun cadre ni à aucune règle. Le cadre et la règle de Cîteaux ne revendiquent que l'honneur de favoriser la vie contemplative et de garder à cet effet une efficacité sur laquelle le temps et l'évolution de l'humanité n'ont point de prise.

La résurrection d'Orval est un acte de foi en cette vigueur inaltérable de l'institution bénédictine. L'événement réjouit tous ceux qui ont le souci des continuités sociales et religieuses. Celle que nous venons de contempler est une des plus étonnantes que l'on puisse admirer dans la vie et dans l'histoire de l'humanité.

LOUIS PICARD.

(1) En vente également chez M. l'avocat L. Léger, 34, rue du Taciturne Bruxelles.

Le dixième anniversaire des Concerts Spirituels

C'est le samedi 27 octobre prochain, que les Concerts Spirituels fêtent, dans la salle du Conservatoire, le dixième anniversaire de leur existence. Ce fut effectivement en 1919, peu après l'armistice, qu'un petit cercle d'ecclésiastiques, d'intellectuels et d'amateurs enthousiastes conçut l'idée de leur fondation, entreprise artistique aussi intéressante qu'absolument désintéressée, dont l'opportunité s'imposait à des titres divers, et à laquelle, dès la première heure, Son Eminence notre grand et regretté cardinal Mercier prodigua ses encouragements, lui témoignant une sympathie amplement justifiée par les mobiles dont elle s'inspirait et qui peuvent se résumer en ce triple but : travailler au relèvement de la musique sacrée, donner aux compositeurs de musique religieuse le moyen de faire connaître leurs œuvres, offrir aux familles et aux établissements d'éducation d'instructives auditions de musique ancienne et moderne. Un comité d'honneur fut constitué sous la présidence de S. Em. le Cardinal Mercier et la présidence du comité exécutif fut confiée à M. Michel Levie, ministre d'État. Ses conseils éclairés ainsi que son constant et généreux appui contribuèrent pour une large part à l'essor progressif de l'institution dont les débuts se heurtèrent à mille difficultés et dont les manifestations tiennent actuellement une place d'avant-plan dans la vie artistique de la capitale.

Au cours des dix années écoulées, les Concerts Spirituels ont fait entendre et apprécier par un public de plus en plus nombreux, quelques-unes parmi les œuvres les plus notables de la grande musique classique, en des interprétations toujours soignées, souvent étonnantes, auxquelles les représentants autorisés de la critique ont rendu plus d'une fois hommage. Nous citerons l'*Oratorio de Noël*, de Schütz; l'*Oratorio de Noël*, de Bach (interprétation des plus remarquables); la *Passion selon saint Jean*, le *Requiem*, de Mozart; l'*Enfance du Christ*, de Berlioz; le troisième acte de *Giselle*, de César Franck; le *Requiem*, de Brahms, et parmi les modernes : le *Requiem*, de Fauré; le *Roi David*, de Honegger; les *Enfants de Bethléem*, de Pierné; le *Psaume XLVI*, de Florent Schmitt. D'autre part, en ses programmes, la direction s'est inspirée du très légitime souci d'accorder une très grande place aux œuvres des compositeurs belges. Programmes de choix où ont figuré les noms des musiciens les plus qualifiés, les plus aimés qui honorent l'art national, Tinel, Du Bois, Jongen, Ryelandt, Van Nuffel.

Le septième centenaire de saint François d'Assise fut célébré, l'an dernier, avec une solennité toute particulière. Au lyrisme impétueux et magnifique du *Franciscus*, de Tinel, est venue s'opposer, dans le *Saint François d'Assise*, de Pierné, une conception plus douce, plus concentrée, plus discrète, mais non moins recueillie, chaleureuse et fervente, suggestivement évocatrice, tant par rapport à la fermeté du dessin psychologique qu'au point de vue de la poésie ravissante des réalisations picturales. C'est aussi aux Concerts Spirituels que furent entendues, pour la première fois, les trois œuvres maîtresses de Ryelandt, *Maria*, *Agnus Dei*, *Christus Rex*, glorieux triptyque où le directeur du Conservatoire de Bruges affirme la plénitude de ses dons par la limpide beauté du verbe musical, la caressante souplesse des harmonies, la superbe ordonnance et la séraphique tendresse des grands ensembles vocaux. Depuis 1922, M. Maurice Weynandt a assumé la mission très lourde de directeur des chœurs, élément d'interprétation d'une importance capitale dans la forme de l'oratorio, mission dont il s'est toujours acquitté avec la haute conscience professionnelle et le profond sens artistique qui le caractérisent.

Au programme du premier concert de la prochaine saison, sont inscrits d'importants fragments de la *Katarina*, de Tinel, et de deux œuvres parmi les plus puissamment caractéristiques de l'école moderne, la *Judith*, de Honegger, et le *Psaume hongrois*, de Zoltan Kodaly. Le second concert sera consacré à la délicieuse *Croisade des Enfants*, de Pierné et le troisième, au *Judas Machabée*, de Haendel.

En dehors de ces trois concerts d'abonnement, une séance solennelle d'inauguration aura lieu dans la salle du Conservatoire, le samedi 27 octobre à 8 heures et demie. Précédée d'une conférence

du R. P. Hénusse, qui dira la raison d'être des Concerts Spirituels, elle sera entièrement consacrée à l'œuvre de Joseph Jongen. Outre ses pittoresques et suggestives *Impressions d'Ardenne*, dirigées par le maître, on y entendra la monumentale *Symphonie* (orgue et orchestre), à laquelle le public des Concerts du Conservatoire fit récemment un accueil enthousiaste. Une audition d'œuvres à *Capella* sera aussi donnée par la maîtrise de Saint-Rombaut, à Malines, et dirigée par M. le chanoine Van Nuffel. En présence de l'importance du programme annoncé, il est hors de doute que tous ceux qui ont à cœur le développement de l'art musical en Belgique, s'intéresseront aux Concerts Spirituels et contribueront à la prospérité d'une institution dont l'utilité ne peut plus être mise en doute.

GEORGES DE GOLESCO.

Bossuet et M^{me} de Sévigné

Voilà deux semaines à marquer d'un caillou blanc. Je les dois à M. Henri Massis et à M^{me} A. Vigneron. Le premier m'a fait cadeau d'un choix de lettres de Bossuet (1); la seconde, *item*, de M^{me} de Sévigné (2). Grâce leur soient rendues pour les bonnes journées qu'ils ont procurées au critique abîmé par les cassette chinoises ou les énigmes russes de tant de lectures modernes!

Quelle agréable *mind-cure* que la vie au grand air du XVII^e siècle! C'est comme si, au sortir des brouillards de la Tamise, on se voyait brusquement transporté au soleil du Midi.

J'ai goûté à cette lecture de Bossuet et de M^{me} de Sévigné, le plaisir que cette dernière ressentait à lire Nicole, et je voudrais avoir sa plume pour exprimer ma joie.

Cependant, ce n'était pas du neuf et certaines de ces pages, je les connaissais presque par cœur, tant on les retrouve partout. Mais la joie de les relire, en savourant une fois de plus la perfection du détail! Le plaisir d'y découvrir un mot dont on n'avait jusqu'ici pas apprécié toute la finesse! Et cette certitude de ne jamais tomber dans le banal, de ne jamais rencontrer l'ennui!

On voudrait ne se nourrir que de cette ambrosie, renoncer pour jamais au « pinard » ou aux alcools modernes, se constituer une « librairie » d'auteurs choisis — les meilleurs de tous les siècles, car même le nôtre, à vrai dire, en a quelques-uns — et oublier les autres...

Mais la tâche du critique exige le renoncement. Il faut lire un tas de livres qui déplaisent, ou qui ne plaisent qu'à moitié, et dont le compte rendu loyal vous brouille avec les auteurs...

Je ne me brouillerai en tout cas pas avec M^{me} de Sévigné, ni avec M^{me} Vigneron, qui a procédé — pour le compte de M. Ch.-M. Des Granges et de son excellente « Collection d'Auteurs français », déjà mentionnée ici avec grand éloge — à un choix, si judicieux et si bien commenté, de lettres de la brillante et spirituelle marquise.

Tout le XVII^e siècle revit dans cette correspondance, que je n'ai jamais si bien goûtée, tant les moindres allusions sont expliquées par des notes sobres et cependant complètes, et par un « encadrement » propre à relever la valeur des morceaux. Le procès de Fouquet, la mort de Turenne et de La Rochefoucauld, la double affaire des poisons, la cour et la ville, la Bretagne et la Provence, Vichy et les Rochers, les molinistes et les jansénistes, la guerre de Hollande

(1) Paris, éditions Tallandier.

(2) Paris, Hatier.

et le passage du Rhin, tout cela revit devant nos yeux sous la plume magique de M^{me} de Sévigné, comme si c'était à nous-même qu'elle le narrât pour la première fois.

Quel esprit et quel cœur! On ne se lasse pas du naturel de l'un et de l'autre. Même quand elle formule pour la centième fois sa tendresse pour sa fille, elle en renouvelle si heureusement l'expression que nous y trouvons un plaisir d'art, auquel M^{me} de Grignan, dans sa philosophie sèche de cœur, était peut-être moins sensible que nous.

Et passant de M^{me} de Sévigné à Bossuet, nous retrouvons, sous une forme plus austère, les mêmes événements, commentés par une plume plus soucieuse de leçon morale et plus préoccupée d'apostolat; mais des deux côtés, c'est la même fermeté de langue dans la même atmosphère chrétienne et dans la même conception de la vie.

On relèverait aisément, dans la correspondance de la grande dame, une série de morceaux tout à fait dans le ton des oraisons funèbres de Bossuet ou des sermons de Bourdaloue, dont elle était si férue. Elle, si mêlée au monde et si réjouie d'y bavarder, jusqu'à s'y étourdir, semble-t-il, elle juge ce monde avec le bon sens d'un moraliste. Elle touche, dans certaines de ses réflexions, à la profondeur d'un Pascal. Son indulgence, sans doute, est excessive pour les faiblesses morales de son entourage; elle en a tant vu que l'indignation de la chrétienne s'est émoussée.

Dans des lettres intimes, où elle n'a pas à exprimer son sentiment moral suffisamment connu, elle s'attache, la plupart du temps, à retracer le côté pittoresque et mondain, qui intéressera le plus sa fille. Mais le fond de son âme se révèle à tout moment dans un

mot, dans une nuance, qui prouvent combien les choses d'éternité et la pensée de Dieu occupaient de place dans son esprit. C'est une « sœur » des jansénistes, plus conciliante et plus adoucie qu'eux, dont elle admire d'ailleurs l'obstination. Elle confond trop leur entêtement avec l'héroïsme des tragédies de Corneille, qu'elle aimera toujours plus ardemment que Racine.

Cette femme de tête, qui lisait Tacite et le Tasse dans leur texte (combien rares, les hommes instruits d'aujourd'hui capables de se payer cette jouissance intellectuelle!) représente admirablement le grand siècle, dont elle résume le sérieux et la grâce, avec parfois une légère touche de frivolité.

Bossuet, lui, en personnifie la perfection humaine, le génie dans la raison et dans l'ordre; il s'élève au-dessus du monde frivole, auquel il est obligé souvent de se mêler, grâce à son regard d'aigle toujours fixé sur Dieu. Sa correspondance est un témoignage perpétuel de la contemplation divine où il est plongé et qui lui fait juger toutes choses sous leur aspect d'éternité.

Son extase se traduit par des exclamations, des « ô » toujours renouvelés. Cela a pu faire sourire certain critique, dont le cœur est moins haut placé, et à qui M. Massis pousse quelques pointes acérées dans sa préface.

Admirable préface, dont la conclusion rejoint la fameuse conférence de Brunetière sur la modernité de Bossuet.

Henri Massis l'affirme comme Brunetière: « Rien de plus actuel que d'interroger Bossuet. Cet esprit anti-moderne répond aux plus authentiques besoins du monde moderne ».

PAUL HALFLANTS.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

La Vie de Mgr Hugh Benson.

M^{lle} Agnès de la Gorce a reçu de son père, M. Pierre de la Gorce, l'éminent historien, comme en avance d'hoirie, de précieuses qualités: le sens de l'histoire et l'art de traiter un sujet historique.

Le « *Hugh Benson, prêtre et romancier* » qu'elle vient de donner au public — et dont un extrait a paru dans notre dernier numéro sous la rubrique: Angleterre — fait grand honneur à ce jeune talent. C'est que, malgré les ressources qui s'offraient à sa plume, les *Mémoires* d'Arthur Benson, la *Vie*, par le R. P. Martindale, il restait difficile de faire paraître sur l'écran, si j'ose dire, une image nette, non brouillée, de cette figure extraordinairement complexe de Hugh Benson.

Il fallait poursuivre à travers ses avatars cette personnalité fuyante et essayer de la fixer par une pénétrante psychologie. Il me semble que M^{lle} de la Gorce est parvenue à donner à nos esprits latins, amoureux de clarté, une réelle satisfaction. Elle a fait revivre sous nos yeux dans sa palpitante nature, dans la fébrilité de son action, dans l'extraordinaire richesse de ses facultés, ce fils d'Albion, si profondément Anglais, si épris de manières anglaises, si plein d'humour, à la tournure d'esprit positive et concrète, et cependant, par sa fougue d'imagination, par le déchainement de sa sensibilité, si méridional.

Ce que j'admire chez cet auteur féminin, et où je la retrouve vraie fille de son père, c'est la mesure de ses jugements, le souci de l'équilibre, la scrupuleuse probité de l'historien qui s'évertue à rester dans le vrai, sans aller au delà, sans rester en deça. Il y a du mérite, devant cette séduction d'un talent qui est presque du génie, devant ce caractère doublement sympathique, très anglais, mais très humain, de ne pas se laisser entraîner jusqu'à l'aveugle-

ment par l'admiration. M^{lle} de la Gorce juge avec discrétion et rectitude.

La présentation est excellente. Cette plume féminine ne bavarde pas, elle est sobre, choisit bien les détails caractéristiques et réussit avec quelques traits, à faire un tableau qui a la vie, à reconstituer les milieux, décrire les monuments et les paysages. Talent classique, riche de promesses.

Un des jeux les plus intéressants où la nature s'est complu fut assurément de faire naître ce Robert Hugh nerveux, impressionnable, dévoré de curiosité étrange, affamé de mystère, inflammable, presque incandescent, de ce haut et vénérable Edouard White Benson, archevêque de Cantorbéry, primat d'Angleterre, froid comme glace, majestueux, solennel, hiératique, oraculaire, pontifiant, promenant partout son érudition biblique et se croyant certainement une incarnation du Père Eternel.

Ce que le petit Robert, la pétulance même, a dû s'ennuyer sous les lambris de Lambeth, cela me paraît inénarrable. Voici la délivrance: Eton, où il passe pour un des plus habiles rameurs et rate l'examen d'entrée au *Service civil de l'Inde*.

Au reste, un livre lui est tombé dans les mains qui lui révèle le monde invisible, roman historique, aujourd'hui oublié, *John Inglesand* de Shorthouse, il y entendit l'appel de ses ancêtres évangéliques. Il y entrevit le mystère de Jésus.

Cette impression, si vague qu'elle fût, d'une présence personnelle du Christ parmi nous, fut le point de départ sur la route qui l'acheminera jusqu'à l'Eglise.

A Cambridge, où il passe ensuite, il appartient au parti des esthètes, s'adonne à tous les sports, se livre à des expériences d'hypnose et goûte un charme profond à ouïr dans la chapelle du *King's College* les hymnes sacrées. Il garde au cœur la pensée

intime du Christ. « Qui l'a connu une fois, écrira-t-il, ne rediendra jamais semblable à ceux qui l'ignorent. »

Hugh Benson se déclare appelé à l'état ecclésiastique, il sera préparé au diaconat par le doyen Vaughan, puis envoyé, en janvier 1895, — il a 24 ans —, à Hackney-Wick, faubourg de Londres pour s'initier à l'apostolat. Il y sera catholisant, exactement : *ritualiste*, passionné de symbolisme liturgique, de tout ce qui matérialise l'idée religieuse « du parler visible aux yeux » dont parle Dante.

Il est préparé à la prêtrise par Father Maturin, de l'ordre anglican des Pères de Cowley, très éloquent, et son sacerdoce est empreint d'une extrême ferveur. Aussi la fameuse bulle *Apostolica Curas* de Léon XIII qui anéantissait les rêves de lord Halifax et de l'abbé Portal, en prononçant l'invalidité des ordinations anglicanes, cause au jeune prêtre de la Haute Eglise une sourde douleur qui ne cessera de s'envenimer.

Après la mort du vénérable archevêque son père et un voyage en Orient, nécessité par sa santé, Robert devient clergymen à la campagne, au village de Kemsing, région de prairies et de houblonniers, son rêve ancien enfin réalisé !

Cependant, chose étrange, il n'y passera qu'un an, très attaché d'ailleurs à ses fonctions. Mais il n'est pas heureux, il n'a pas la paix, il est tenaillé par le doute. Il a beau catholiciser, porter soutane avec crucifix dans la ceinture, célébrer la liturgie, confesser, il est rongé par cette question : Es-tu dans la vérité ? Ta messe vaut-elle la mienne ? entend-il sortir des anciennes sépultures de prêtres dans la vieille église des saints anglais, sainte Edith, saint Danston.

Mais il est par toute son ascendance, par toutes ses traditions, si profondément enraciné dans l'anglicanisme ! Il est si fortement anti-papiste !

Attiré par le désir de la vie parfaite, il n'ira pas à Caldey, où les Bénédictins anglicans ébauchent seulement leurs statuts, il ira demander la paix à la communauté de Mierfield, la Maison de la Résurrection, sur une hauteur qui domine la vallée du Calder. Ces missionnaires diocésains ont entrepris de *catholiciser l'Angleterre par les sacrements* pour empêcher qu'elle se romanise. Benson croyant aux réalités sacramentelles, s'y trouvera donc dans son milieu. Six mois de recueillement, six mois de courses apostoliques partagent sa vie pendant plusieurs années. Mais l'activité n'étouffe pas la voix du doute. Il a beau s'enfermer dans sa cellule, avec l'autorisation de son supérieur, pour s'enfermer dans ses livres, il n'y trouve que contradictions et, dans cette solitude la cité sur la montagne lui apparaît, Rome se dresse devant lui. Il ne se débatta plus longtemps. Lorsqu'il quitte Mierfield, apparemment pour un mois de congé, en réalité pour toujours, Benson est converti au catholicisme. Converti, il tardera encore à abjurer, il prolongera son adieu à la vieille-Eglise, ménagera la transition, familiarisera les siens, et ses amis, lord Halifax le premier, avec l'idée de la séparation. Enfin, le 11 septembre 1903, il fut reçu dans la communion de Rome par le Père dominicain, Reginald Buckler.

Quel est le secret de cette conversion ? Après avoir lu ce qu'il en a raconté lui-même, et médité les pages de fine analyse psychologique consacrées par M^{lle} de la Gorce à ce délicat problème, il faut bien convenir que le dernier mot nous en échappe, et que comme dans tout retour à Dieu, d'ailleurs, il y a une part de mystère impenétrable.

Nature mystique, tumultueuse, en quête de l'Absolu, à la chasse de Dieu, du Dieu fait chair, du Christ, Robert Hugh Benson a fortement compris qu'il ne pouvait le saisir, l'étreindre que dans sa vie sacramentelle. Alors surgit cette question : *par quelle autorité* (c'est le titre d'un de ses livres) lui sera certifiée, authentiquée cette présence ?

Dans le dédale de l'Eglise anglicane, comme les divergences se multiplient sur la théologie des sacrements ! L'Evangile, la Bible, les Pères, l'Histoire : documents qu'il faut interpréter. Qui les interprétera ?

La voix écrite suffit aux religions mortes. Une religion vivante a besoin d'une voix vivante qui décide, qui tranche, qui soit l'infaillible organe de la Vérité divine.

Benson n'a entendu dans l'Eglise d'Angleterre que des voix discordantes. Lui, le monarchiste absolu, lui qui croyait que toute

l'eau de la mer houleuse, selon le mot d'un poète, ne pourrait effacer sur le front du roi l'onction du sacre royal, il voyait son Eglise envahie par la démocratie, dégénérer en une sorte de République. Sans doute, elle lui tenait à cœur par mille liens invisibles et extérieurs, mais l'amour du Christ les rompit. Il l'a reconnu présent de sa présence collective, spirituelle dans l'Eglise romaine, il l'a reconnu avec certitude présent par sa présence sacramentelle dans la messe romaine. Il fut ritualiste logique, catholisant logique, il devint catholique romain.

Benson a tôt remarqué les écueils où le mysticisme pouvait l'égarer en dehors d'une forte autorité doctrinale. Il aimait à répéter ce mot si juste : « J'ai la corde au cou, donc je puis aller où je veux. »

Dans la communion de Rome, avec la puissance de l'autorité, Benson a trouvé la sécurité, la paix, la vraie liberté des enfants de Dieu.

Un an après, ordonné prêtre à Rome, il comprendra l'appel de Dieu. Romancier et prédicateur : voilà désormais sa destinée. Il a mis trente-trois ans à la conquête de la Vérité, il en donnera dix à sa diffusion par le livre et par la parole. Dix ans seulement, parce qu'il se surmena jusqu'à l'épuisement, il brûla la chandelle par les deux bouts, préférant vivre peu et réussir que vivre longtemps et échouer.

M^{lle} de la Gorce a tracé un portrait délicieux du prédicateur qui fut très couru en Angleterre. D'allure très jeune, visage ovale, yeux céruléens et profonds, cheveux d'un blond ardent, il ne bégayait pas en chaire, comme en conversation, il était Anglais dans toute la force du terme, spirituel, humoristique, apologiste du sentiment, moraliste de l'Evangile, abondant en tableaux, en récits, n'ayant qu'un geste mécanique, doué d'une voix suraiguë, mais prenant sur la foule, incisif et lyrique, toujours brûlant de la flamme de l'apostolat. Il avait, lui, aristocrate jusqu'au bout des ongles, l'art merveilleux de parler au peuple. Avec le R.P. Vaughan, il fut certes le plus éloquent prédicateur de l'Angleterre.

L'œuvre du romancier est considérable. Il a publié une centaine de romans, historiques, spiritualistes, visant à être les véhicules de la vérité, les diffuseurs du bien. M^{lle} de la Gorce en a fait la critique la plus judicieuse, elle ralliera tous les suffrages.

Le premier, le chef-d'œuvre, en dépit de toutes les protestations qu'il a suscitées, c'est *le Maître de la Terre* (*The Lord of the World*). Tout le monde l'a lu, personne ne l'oubliera. Hallucination apocalyptique, vision de la fin du monde, prodigieuse évocation de l'Antéchrist.

Ce que Signorelli a peint par une fresque sur les murs d'une chapelle à Orvieto, son rêve angoissé, sa formidable caricature de Jésus ; ce que Pascal a dit en une sentence : « Sans Jésus-Christ, le monde ne subsisterait plus, car il faudrait qu'il fût détruit ou qu'il fût un enfer », c'est, dit justement M^{lle} de la Gorce, c'est ce que l'Anglais Benson, dans sa formidable anticipation, a décrit à la manière anglo-saxonne.

Son Felsenburg est une création géniale.

Le second chef-d'œuvre est *None other gods* (*Tu n'auras point d'autres dieux*), traduit sous le titre : *la Vocation de Frank Guiseley* ; les aventures d'un étudiant de Cambridge, converti au catholicisme. Le vieux lord Talgarth, son père, « un père noble de comédie » lui annonce qu'il le déshériterait. « Allez gagner votre pain sur les grands chemins », lui écrit-il. Le père est pris au mot et tout de suite, Frank Guiseley saute la grille de son collège et vagabonde par le monde, mais Frank est catholique, apparenté par le cœur au fils de Bernardone d'Assise, il deviendra le saint, non pas le *santo* de Foggazaro, ni à la manière de Tolstoï, mais un saint qui mourra, victime de son zèle.

Jamais Benson n'a conté avec plus de charme et nulle part il n'a réalisé avec cette maîtrise ce que le Père Martindale appelle « un livre de mysticisme concentré ».

La troisième place reviendrait, je pense, au *Poltron* (*the Coward*), démonstration de l'insuffisance du Code pour régler la vie du *gentleman*, discrète apologie de la confession sacramentelle. Parmi les autres productions romanesques de Benson, les *Conventionnalistes* et les *Sentimentalistes* brillent par un rare talent d'observation. Il y a là de fines peintures satiriques qui n'ont pas été dépassées.

Malgré l'éclatant succès de l'œuvre littéraire de Benson, M^{lle} de la Gorce note qu'il n'est pas entré dans la gloire, que « nul ne le

placera à côté d'un Kipling, d'un Wells, d'un Galsworthy, d'un Joseph Conrad ».

Elle explique ainsi cette sévérité : « L'œuvre de Benson est celle d'un prosélyte, souvent outrancier. L'Angleterre ne pardonne qu'au génie les attaques contre ses conventions les plus chères : Benson en est-il un ? Il a créé Felsenburg, Frank Guiseley, Val Medd (*Le Poltron*). Il fut l'explorateur hardi de l'au-delà. Mais la profonde sérénité des vrais chefs-d'œuvre, l'équilibre, la mesure manquent habituellement. Son étrangeté déconcerte comme ses paradoxes. La richesse de ses dons devient profusion. Son mysticisme inquiète même un peu. Ce n'est pas le phare constant et réglé, mais le feu du berger allumant les voies obscures d'une immense clarté qui tremble. »

Mgr Hugh Benson — il avait été honoré de la prélature romaine en 1911 — avait pressenti la guerre, il l'a prédite pour sa date d'échéance, dans deux romans. Elle ne dut pas le surprendre. Il s'offrit comme aumônier militaire. Dieu l'appela plus tôt. Il s'était littéralement tué, écrasé sous la besogne : deux romans par an, montagnes d'articles, de sermons, de lettres, ne passant jamais une semaine entière dans son ermitage de *Hase Street-House*, mais sillonnant l'Angleterre pour y prêcher et se rendant maintes fois en Amérique. Malade, épuisé, il avait songé à se retirer à Caldey. « Les flots et les mouettes lui tiendraient compagnie... Mais plus apaisante que la mer et plus vaste sera l'éternité de Dieu. » Incapable de se rendre à ses fonctions, il compose des prières pour les soldats qui souffrent dans les tranchées de Flandre. Terrassé en octobre 1914 par une pneumonie à Salford, où il était venu donner une mission à des non-catholiques, il mourut dans la maison de l'évêque, mort unique et merveilleuse, ont dit des témoins. Mort de soldat et de chevalier, a écrit son frère, Mr Arthur Benson. C'est presque par une épitaphe, d'une profonde éloquence que se termine l'ouvrage captivant de M^{lle} de la Gorce :

« Nul ne comparera l'existence de Benson au cours d'un fleuve calme, mais il y a certains torrents qui bondissent si fougueux et si resplendissants, entre la montagne et la vallée, que le voyageur ne les oubliera pas. Nul ne comparera non plus son œuvre à un chant bien ordonné. Mais du moins il a poussé des cris que quelques-uns de notre génération ont entendus ; cris d'angoisse et de courroux, cris d'espérance pieusement désespérés. »

J. SCHYRGENS.

Un tour d'horizon démographique

De M. Théodore, professeur à l'École des Hautes-Études sociales (Revue des Jeunes du 10 octobre) :

Quelles sont tout d'abord, de 1924 à 1927, c'est-à-dire à 10 ans du conflit mondial, les caractéristiques essentielles du mouvement européen de la population ?

1^o En matière de nuptialité :

On constate une baisse générale du nombre et du taux des mariages dans tous les pays latins (France, Espagne, Italie, Belgique), dans la plupart des nations du Nord à l'exception de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la Suède ; dans tous les pays de l'Europe Centrale (Autriche, Hongrie, Tchéco-Slovaquie, Suisse). Toutefois, il y a lieu de noter qu'aucun pays, à l'exception de la Hongrie, n'a un taux de nuptialité plus élevé que la France : (8,2 %) et que, dans l'ensemble, les pays latins l'emportent de façon sensible sur les pays du Nord où la nuptialité baisse fortement.

C'est ainsi que la Suède a un taux de nuptialité de 6,4 ‰, la Norvège de 5,8 ‰, l'Irlande de 4, ‰, soit de moitié inférieur au taux français et belge.

2^o En matière de natalité :

Contrairement à une opinion trop répandue la natalité s'effondre partout. En 1927, non seulement aucun Etat ne réalise plus son taux de natalité d'avant-guerre, mais ne maintient même plus son taux de 1924.

Le tableau suivant permettra de situer les positions respectives :

Baisse de la natalité de 1924 à 1927 (proportions pour 1,000)

PAYS LATINS.	PAYS DU NORD.	PAYS DE L'EUROPE CENTRALE.
France 0,6	Irlande 2,0	Suisse 1,1
Espagne 1,1	Suède 2,1	Hongrie 1,7
Italie 1,5	Pays-Bas 2,1	Tchéco-Slovaquie 2,5
Belgique 1,5	Allemagne 2,1	Autriche 3,9
	Angleterre 2,1	
	Danemark 2,3	
	Norvège, 3,0	
Moyenne de baisse : 1,2 0/00	Moyenne de baisse : 2,2 0/00	Moyenne de baisse : 2,3 0/00

Il résulte de ce tableau que si la baisse de la natalité est générale les pays latins sont de beaucoup LES MOINS ÉPROUVÉS, et il est tout à fait intéressant de noter que la France, plus privilégiée qu'aucune autre nation, supporte une baisse extrêmement faible, inférieure de plus de moitié à la baisse italienne et belge. Cette baisse n'atteint pas le tiers de la dénatalité allemande, suédoise, néerlandaise, anglaise, danoise, elle est hors de comparaison avec celle que subissent la Norvège et l'Autriche.

On nous alléguera peut-être que le taux de natalité française étant au plus bas en 1913, et ayant poursuivi sa marche descendante depuis la guerre, il était impossible que le recul de la natalité atteignit les mêmes proportions qu'ailleurs.

L'argument, qui a eu momentanément sa valeur, l'a perdue aujourd'hui, puisque la France n'est plus absolument en queue de classement européen, quant au taux de natalité européen. Le tableau ci-dessous en fait foi :

Taux de natalité en 1927 :

PAYS LATINS.	PAYS DU NORD.	PAYS DE L'EUROPE CENTRALE.
Espagne 28,4	Pays-Bas 23,1	Hongrie 25,2
Italie 26,9	Irlande 20,6	Tchéco-Slovaquie 23,3
Belgique 19,0	Danemark 19,6	Suisse 18,2
France 18,2	Norvège 18,8	Autriche 17,8
	Allemagne 18,3	
	Angleterre 17,0	
	Suède 16,1	

Ainsi donc 3 pays ont un taux de natalité inférieur à celui de la France : l'Angleterre, l'Autriche et la Suède, 2 autres sont à quasi égalité avec nous : la Suisse et l'Allemagne. N'oublions pas qu'en 1913, le taux allemand était supérieur au nôtre de près de 9 points, le taux anglais de près de 7 points. Il a fallu 10 ans seulement pour que ces deux nations si prolifiques nous rejoignent ; 10 ans pour accomplir le chemin fait par nous en 50 ans et plus !

Notez enfin que de 1913 (compte tenu de la natalité alsacienne et lorraine) à 1927, la baisse du taux de natalité français est inférieure à 1 pour 1,000 alors que la baisse allemande atteint plus de 9, la baisse anglaise dépasse 12, et la baisse italienne près de 5 pour 1,000.

Les mêmes constatations pourraient être faites en ce qui concerne la fécondité moyenne par ménage. La France a aujourd'hui un peu plus de 2 enfants par ménage, mais les autres nations qui se glorifiaient jadis de la prolificité de leurs foyers ne sont guère mieux loties.

Voici encore des chiffres :

Enfants par ménage.

PAYS LATINS	PAYS DU NORD	PAYS DE L'EUROPE CENTRALE
Espagne 4,0	Irlande 4,0	Hongrie 2,8
Italie 3,6	Norvège 3,2	Tchéco-Slovaquie 2,5
Belgique 2,0	Pays-Bas 3,1	Suisse 2,5
France 2,1	Suède 2,5	Autriche 2,5
	Danemark 2,5	
	Angleterre 2,2	
	Allemagne 2,1	

A part l'Espagne, l'Irlande, l'Italie, les Pays-Bas, 12 nations ont moins de 3 enfants par ménage. L'Angleterre et l'Allemagne n'ont pas une fécondité moyenne supérieure à celle de la France et de la Belgique.

3^o En matière de mortalité

Ce qui peut faire encore illusion aux nations touchées durement par la dénatalité générale, c'est la faiblesse de leur taux de mortalité qui leur procure des excédents, somme toute, considérables de population, chaque année. Des conditions climatiques différentes, des raisons d'hygiène plus ou moins poussées ici et là expliquent en partie cette situation. Les pays latins ont toujours été plus défavorisés que les régions du Nord, sur ce terrain. Mais ces considérations ne sont pas les seules en cause. La dénatalité française, au cours de la seconde partie du XIX^e siècle, a fâcheusement rompu l'équilibre des catégories d'âge de la population et, en diminuant systématiquement le pourcentage des éléments jeunes, grossi jusqu'à l'hypertrophie le pourcentage des éléments séniles. De là, l'importance de taux de mortalité nationale, de là aussi la différence entre le taux français et le taux des populations du Nord de l'Europe. Mais il est hors de doute qu'à mesure où s'accroîtra la dénatalité européenne, à mesure aussi que les années se passeront, on assistera partout à une hausse sensible de la mortalité générale. Nous avons l'impression qu'avant un quart de siècle, l'Allemagne, l'Angleterre, les pays Scandinaves auront un taux de mortalité égal sinon supérieur à celui de la France en 1927.

Quoiqu'il en soit, voici un dernier tableau que nous soumettons aux réflexions des lecteurs de notre Revue.

Taux de mortalité en 1927.		
PAYS LATINS	PAYS DU NORD	PAYS DE L'EUROPE CENTRALE
Belgique 13,3	Pays-Bas 10,3	Suisse 11,7
Italie 15,6	Norvège 11,3	Autriche 14,9
France 16,5	Danemark 11,6	Tchéco-Slovaquie 16,0
Espagne 18,8	Allemagne 12,0	Hongrie 17,6
	Angleterre 12,4	
	Suède 12,7	
	Irlande 14,7	

Notons que dans la plupart des pays du Nord, le taux de mortalité qui était au plus bas, ne recule plus mais a tendance à s'élever, c'est le cas du Danemark, de la Norvège, de la Suède, des Pays-Bas, et c'est une indication statistique qui conforme nos précédents commentaires.

L'Europe d'après-guerre n'a certes pas à se féliciter de sa situation démographique, et il semble bien que « le crépuscule des nations blanches » dont a parlé, dans un beau livre, M. Maurice Muret, ne soit pas un vain mot.

Si elle ne veut pas, dans un avenir prochain, peser entre les mains de l'Orient ce que pesa jadis Athènes entre les mains de Rome, il faut qu'elle renonce à caresser la chimère malthusienne, à pratiquer le Birth-Control et qu'elle revive puissamment.

L'exemple de la France qui, au fond du précipice où elle tomba, cherche à refaire la famille et la natalité ne devrait pas être perdu: Il y a une Internationale utile à organiser: c'est celle de la vie et de la famille européennes!

ALLEMAGNE

Les Allemands à Amsterdam

D'une brillante chronique sportive de Philippe Doré dans le dernier numéro de la Revue française:

Si l'on vous disait que les Allemands ont changé entre 1914 et 1928, vous ne le croiriez pas. Les Allemands ont gardé les mêmes rêves, ils emploient les mêmes méthodes en vue des mêmes ambitions.

Ils veulent être les premiers, *uber alles*. Le sport est aujourd'hui un des terrains où l'on mesure la valeur des races; ils ont voulu conquérir ce terrain-là.

Quand il s'agit de fonder et de diriger des sociétés, les Allemands sont à leur affaire. Les sociétés sportives ont poussé et prospéré chez eux, comme les sociétés de musique, de gymnastique, d'anciens combattants. L'Allemand est né pour la société, non pas la haute société, synonyme de civilisation, la société-cadre avec bannières et défilés en rang. Ils ont travaillé, avec persévérance et, il faut le dire, avec intelligence. Ils ont entraîné, encouragé leurs athlètes de toutes les manières. Et comme, d'autre part, ceux-ci respiraient avec l'air de la Germanie, l'orgueil national et la volonté de puissance, ils firent dans la plupart des sports des progrès si extraordinaires qu'un moment on put croire qu'ils allaient être, aux Jeux d'Amsterdam, les plus redoutables rivaux des Américains.

Ils n'y sont pas encore. Un des avantages du sport est cette clarté: l'expérience d'Amsterdam est irrécusable. Les espoirs allemands étaient trop rapides et trop grands. Une fois de plus, ils avaient eu « les yeux plus grands que le ventre ». Ils n'ont remporté aucune des grandes épreuves olympiques en athlétisme pur, non plus qu'à l'aviron. Leurs seuls triomphes ont été obtenus au ballon, à la nage, où ils ont réalisé en six mois un progrès qui leur a valu le premier rang, à force de volonté et d'application, et dans les épreuves féminines. En effet, ils ont été les premiers à « forcer » la plante à fond, en grand et en série: les femmes sont enrégimentées comme les hommes. Comme eux, elles apprendront à courir, à sauter, à nager, à lutter pour l'orgueil de « la plus grande Allemagne ». La Russie des Soviets a, paraît-il, des amazones. L'Allemagne prépare déjà ses Walkyries.

Quand était venu le moment de la lutte décisive, l'Allemagne soutint son offensive, selon sa méthode invariable, par le système de l'intimidation et des grandes masses. Ne pouvant augmenter le nombre des concurrents, elle a du moins augmenté celui des spectateurs. Les Allemands sont venus aux deux séries des Jeux d'Amsterdam en masses profondes, immenses, disciplinées. Il fallait étonner par le nombre, la cohésion, la puissance. Aux trains spéciaux, militairement organisés, on avait adjoind des convois de voitures automobiles dépassant en grandeur tout ce qu'on a connu jusqu'à ce jour. Elles portaient peint sur la carrosserie le nom du fabricant, pareil à un symbole: Krupp. C'étaient les automobiles de 420.

Ils arrivaient au stade en longues files, crâne rasé, chacun tenant son drapeau noir, rouge et or. Ils se massaient dans la même tribune, pour augmenter l'effet de densité. Et sitôt qu'un des champions de l'Allemagne était en cause, les drapeaux surgissaient d'un seul coup, et une clameur formidable soutenait l'effort de l'homme qui portait l'orgueil national. C'est un nom, un nom aux rauques syllabes germaniques, scandé et martelé, syllabe par syllabe, ainsi qu'un cri de guerre: « Corts! Hon-ben! Lam-mers! Kor-nig! Ou, par-dessus tout, celui de la jeune femme qui leur donna leur seule grande victoire, et dont ils soutinrent le triomphe impressionnant en hurlant son nom barbare: « Rad-zé! » Impossible de ne pas songer aux chevauchées du Walthala.

Impossible de ne pas songer aussi à celles des uhlans sur la route des invasions. Un peuple qui nourrit un tel orgueil après une défaite ne peut rêver que de revanche. Le *Nach Amsterdam* de 1928 était une répétition générale du *Nach Paris*, qui reviendra.

Reste à présenter trois réflexions.

D'abord, en 1928 comme avant 1914, l'Allemagne prévient. Tanger, Agadir, Casablanca, Algésiras, autant de coups de cloche qui nous avaient réveillés. Ils eussent réveillés les morts. De même au delà des hypocrisies, sous les sourires diplomatiques, l'Allemagne montre les dents. Longues, affamées, féroces. Ne le voit pas celui qui ne veut pas voir.

Ensuite, ses procédés, intimidation et brutalité, ne donnent pas toujours de bons résultats. Comme le Néron de *Britannicus*, l'Allemagne préfère évidemment se faire craindre que se faire aimer. C'est son affaire. La méthode lui réussit parfois. Par exemple, au cours d'une des parties de ballon à la nage, on l'accusa d'avoir changé l'un de ses équipiers au cours de la partie et au mépris des règles. Les Belges, qui s'estimaient lésés, réclamèrent.

et produisirent à l'appui plusieurs témoignages. Un dirigeant allemand vint dire sèchement qu'il engageait « sa parole d'officier allemand », et l'enquête fut immédiatement arrêtée.

Mais l'Allemagne ne se fait certainement pas aimer. Lors du tournoi de balle ronde, son équipe fit scandale par sa brutalité, et dressa tout le monde contre elle.

Troisième observation : les Allemands ne sont pas encore arrivés au rang qu'ils convoitaient. Mais ils sont sur le chemin qui y conduit, et les résultats qu'ils ont obtenus sont déjà impressionnants. Toutes les premières places leur échappent, il est vrai. Mais Lamers est troisième dans les 100 mètres, Kornig troisième dans les 200 mètres, Buchner troisième dans les 400 mètres, Engelhardt troisième dans les 800 mètres. Hirschfeld troisième au lancer du poids, Meiers, quatrième au saut en longueur, l'équipe d'Allemagne deux fois seconde dans les relais. C'est moins beau qu'ils

n'espéraient parce que l'Allemagne espère toujours tout. Mais en quatre ans, c'est déjà très bien et très impressionnant.

On a donc vu à Amsterdam, au résumé, défiler les nations impérialistes ainsi qu'en un rapide kaléidoscope : l'Amérique, sûre d'elle, étalée, impudente. L'Angleterre, plus civilisée, plus ancienne et plus discrète. L'Allemagne blessée dans son orgueil, tendue pour la revanche qu'elle prépare de tout sa puissance et de toute sa volonté. Le Japon, le convive de la onzième heure, qui s'installe avec sa prodigieuse rapidité d'assimilation et entend compter désormais dans le groupe de tête. L'Italie, dernière venue, où rien n'est prêt, où tout est à créer, et qui n'apporte encore que son désir qu'elle va rapidement porter à l'ordre qui féconde.

Et nous, enfin, nous faisons Locarno. N'oublions pas que la démocratie révolutionnaire, quand il s'agit de l'intérêt ou de la grandeur nationaux, est désintéressée.

SWAN

FOUNTPENS

LE PORTE PLUME DE L'ELITE

Plume pointée d'Iridium naturel, pratiquement inusable

Construction robuste



En
vente
partout

En
vente
partout

JÉSUS devant la critique

Son Existence - Sa Mission - Sa Personnalité
par le Chanoine Paul Buysses

8-11^e mil. - Ouvrage couronné par l'Académie Française. Fr. 24.00

LA VIE ETRANGE D'HUMILIS

par Albert Lopez. Fr. 12.00

La vie dramatique et extraordinaire, féconde en incidents sa-
voureux, du poète Germ. Nouveau (après sa conversion : HUMILIS),
pèlerin-mendiant, Benoit Labre du XX^e Siècle, prisonnier
d'un idéal insoupçonné, est UNE VRAIE RÉVÉLATION.

ÉDITIONS DE LA FIRME Ch. Beyaert, Bruges - Ch. postaux 40.177

L.-R. THEVENET EXPORTATION

180, rue Royale, BRUXELLES

Tél. 242.17

Ch. Post. 778.67

Succursales :

BRUXELLES

ANVERS

OSTENDE

Rue Neuve, 13
Tél. 132.96

Rue du Berceau, 22 - Rampe de Flandre, 25
Tél. 267.72

LES MEILLEURES CIGARETTES

Tous les goûts - - Toutes les fantaisies

CHOIX UNIQUE EN ARTICLES DE CADEAUX

LIBRAIRIE SAINT-LUC

MAISON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLOT Succ.

26, rue la Montagne BRUXELLES

Missa romanum. - Breviarum romanum. - Livres liturgiques.
Ascétisme. - Grand choix de livres de prières et de chapelets. -
Imagerie religieuse. - Cachets de première communion. -

Typographie. Lithographie. Reliures.

Briquettes UNION

Chauffage Idéal

Seuls importateurs :

S^{MA} COMMERCES DE BRIQUETTES DE LIGNITE

404, Boul. de Waterloo
BRUXELLES

TÉLÉPH. N° 279.83



OFFICE CENTRAL DE LISIEUX
Lisieux (France)

Succursale pour la Belgique, Hollande
et le Grand-Duché de Luxembourg.
15, Grand'Place, 15, Bruxelles

Livres, médailles, images, portraits, statues, etc. concernant
Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et approuvés par le Carmel
de Lisieux.

Maison HAENECOUR et FRANCART

Place de la Vaillance, 26

Tél. 67229 ANDERLECHT-BRUXELLES Tél. 67229

Dans votre intérêt : Avant de passer commande de vos
statues, venez visiter nos ateliers et
magasins ou demander-nous photos et renseignements.

Statues polychromées pour l'intérieur.

Statues en ciment bétonné (garantie sur facture résistant à tous les
climats). Atelier de sculpture Autels, Confessionnaux, Prie-Dieu,
Piédestaux, etc.

PRIX SPÉCIAUX POUR LES MISSIONS



Nous offrons à des prix sans concurrence
un choix incomparable de

TAPIS D'ORIENT
ET
D'EUROPE

de toutes origines et de tous genres

MOQUETTES, CARPETTES, FOYERS
TAPIS D'ESCALIER, ETC.

Placement -- Nettoyage -- Réparation

JACQUES ALAZRAKI & C. MOLITOR

Rue de Namur, 80, BRUXELLES, Tél. 212,25

Diminuez vos frais d'entretien
en employant des appareils robustes



THE NEW
ANTWERP TELEPHONE

AND ELECTRICAL WORKS S. A.

22, rue du Verger



ANVERS

CAISSERIES

Jean Van Campenhout

Sec. Anon.

Rue de Ganshoren, Koekelberg-102-Bruxelles

Téléphones : 657.29 - 650.29 - 641.23

CAISSES D'EMBALLAGE

BOIS — FIBRES DE BOIS

CAISSES (zinguées ou non) pour
l'EXPORTATION OUTRE-MER

IMPRIMERIE SUR BOIS

Un DÉPARTEMENT SPÉCIAL
est chargé de la prise à domicile,
de l'emballage et de l'expédition
de toutes marchandises destinées
aux Colonies

FOURNITURES SOIGNÉES — LIVRAISONS RAPIDES